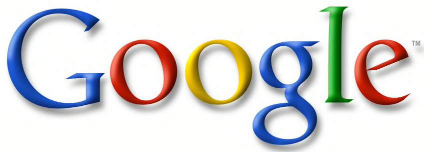
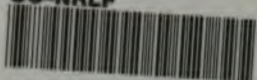
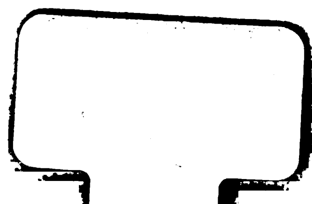








JULES LEMAITRE

LES ROIS

DRAME EN CINQ ACTES

Prix : 3 fr. 90



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3



LES ROIS

DRAME EN CINQ ACTES.

Je publie cette pièce telle qu'elle fut jouée au théâtre de la Renaissance, la veille de la répétition générale le 7 novembre 1893.

J. L.

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format in-18 jésus.

ROMAN

LES ROIS. . . . . 1 vol.

THÉATRE

L'AGE DIFFICILE, comédie en trois actes.
LE DÉPUTÉ LEVEAU, comédie en quatre actes.
FLIPOTE, comédie en trois actes.
MARIAGE BLANC, drame en trois actes.
LE PARDON, comédie en trois actes.
RÉVOLTÉE, comédie en quatre actes.

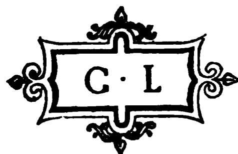
IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5988-3-95. - (Encre Lorilleux).

LES ROIS

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

JULES LEMAITRE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1895

A MON CHER MAITRE

ALEXANDRE DUMAS,

Hommage d'affectueuse admiration.

J. L.

PERSONNAGES.

LE PRINCE HERMANN.	MM.	GUITRY.
CHRISTIAN XVI, roi d'Alfanie. .		DE MAX.
LE PRINCE OTTO.		DEVAL.
LE PRINCE RENAUD.		DENEUBOURG.
GOTLIEB		LÉON NOËL.
LE BARON GRUNIG		DÉCORI.
MAUBERT.		ANGELO.
ALVAREZ.		PAUL RENEY.
COMTE DE MOELLNITZ		MONTIGNY.
HELLBORN		LAROCHE.
OFFICIER D'ORDONNANCE. .		GUIRAUD.
LE PETIT CHRISTIAN.		LE PETIT FERNAND.
LA PRINCESSE WILHELMINE.	Mmes	SARAH BERNHARDT.
FRIDA DE THALBERG.		VALDEY.
KATE		LUCE COLAS.
AWDOTIA.		MELLOT.
LA GOUVERNANTE.		MERLE.

DEMOISELLES D'HONNEUR DE LA PRINCESSE, AMBASSADEURS, DIGNITAIRES DE LA COUR, HUISSIERS DU PALAIS, INVITÉS DU BARON, ETC.

LES ROIS

ACTE PREMIER

A Marbourg, capitale du royaume d'Alfanie. La salle du Conseil. A droite et à gauche, petite porte au premier plan, à gauche second plan, une grande porte, à droite, une grande fenêtre, au fond, une grande porte. Le trône est à gauche sur une estrade; à droite, premier plan, une table et un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE

MAUBERT, ALVAREZ. Ils entrent par le fond.

MAUBERT.

Venez, c'est ici que nous serons le plus tranquilles.

ALVAREZ.

Dans la salle du Conseil?

MAUBERT.

Parfaitement.

ALVAREZ.

Vous êtes ici chez vous?

MAUBERT.

On me laisse aller à peu près comme je veux parce que je ne tire pas à conséquence.

ALVAREZ.

Qui est-ce qui aurait dit, hein! il y a vingt ans, quand nous étions ensemble sur les bancs de Condorcet, que nous nous retrouverions ici, à la cour d'Alfanie, vous, lecteur du roi Christian XVI, et moi ministre plénipotentiaire de la République des Cordillières? C'est drôle, cette rencontre; c'est comme dans une comédie.

MAUBERT.

Tout bêtement.

ALVAREZ.

Est-ce que le roi va bientôt venir?

MAUBERT.

On est en train de le harnacher. C'est un peu long. Le Roi est très vieux, très cassé, très impotent. Mais pour rien au monde il n'aurait voulu procéder à la remise de ses pouvoirs aux mains de son fils aîné dans un autre appareil que celui des grands jours. Sa Majesté est très formaliste, très attachée à l'étiquette.

ALVAREZ.

Un roi vieux jeu?

MAUBERT.

Très vieux jeu.

ALVAREZ.

J'en sais quelque chose. Voilà trois mois que je suis à Marbourg, et il n'a pas encore pu prendre sur lui de recon-

naître officiellement mon gouvernement. Notez que l'Alfanie est la seule monarchie européenne qui n'ait pas immédiatement consenti à cette reconnaissance.

MAUBERT.

Le roi a ses idées. Puis, votre vieil empereur était son ami. Il était très bon, votre vieil empereur, et pas gênant. Pourquoi ne l'avoir pas gardé? Il n'avait plus que quelques années à vivre : ne pouviez-vous le laisser mourir en paix? C'est conscience de changer si brusquement les habitudes d'un vieillard.

ALVAREZ.

Oui, c'est vrai, il n'était pas méchant, et même nous l'aimions bien. Mais que voulez-vous? il n'était jamais là; toujours en voyage, à faire des lectures dans toutes les académies. On eût dit qu'il s'appliquait à nous démontrer que nous pouvions nous passer de lui. Et puis cela nous ennuyait, d'être le seul État américain qui eût conservé la monarchie, chose de la vieille Europe. On a son amour-propre, n'est-ce pas? Au reste, si jamais révolution a été pacifique et même cordiale, c'est bien la nôtre. Nous avons tenu à laisser à l'empereur sa liste civile. Nous l'avons embarqué avec beaucoup de politesse, sur un navire très confortable Nous avions tous les larmes aux yeux en nous séparant.

MAUBERT.

Bref, vous avez imaginé une nouvelle espèce de révolution : celle où les peuples seront polis et les monarques résignés. Une révolution ne sera plus qu'une lutte de courtoisie entre les vainqueurs et le vaincu. Les coups de chapeau y remplaceront les coups de fusil. Malheureusement je crains qu'ici ce ne soit un peu plus dur.

ALVAREZ.

Est-ce qu'on s'attend à quelque chose?

MAUBERT.

Le cas de l'Alfanie est très particulier. Grâce à la situation géographique du royaume, l'institution de la monarchie absolue s'y est conservée intacte. Mais, d'autre part, l'industrie s'y est développée, depuis vingt ans, avec une rapidité extraordinaire, en sorte que la question sociale s'est posée avant la question politique. Il s'ensuit que la révolution inévitable pourrait bien être, dans ce pays, plus soudaine et plus radicale que partout ailleurs. Nous avons eu dernièrement des grèves terribles.

ALVAREZ.

Mais le prince Hermann est très populaire?

MAUBERT.

Oui, et le parti avancé compte sur lui. Mais le prince ne pourra toujours pas aller aussi loin qu'eux : même, il sera obligé de se retourner contre eux, à un moment donné. Et alors, qu'arrivera-t-il? Le prince Hermann est bon, intelligent, libéral, mais très troublé, très indécis. Tôt ou tard, il se trouvera pris entre ses aspirations humanitaires et son devoir de roi.

ALVAREZ.

Et sa femme, la princesse Wilhelmine?

MAUBERT.

Celle-là est très vieux régime, très pénétrée de son droit, très archiduchesse. D'ailleurs, le caractère le plus noble, n'ayant gardé que le plus pur et le meilleur d'un très vieux sang. Vous savez ce qu'on appelle la race? Je vous assure que ce n'est pas un vain mot. Il saute aux yeux que la princesse Wilhelmine porte dans son corps élégant l'âme de plusieurs races royales... Charmante, oui, et pas bien

heureuse, je crois, car elle n'est guère comprise de son mari et ne le comprend guère; et pourtant elle l'aime, et surtout elle l'a aimé. Mais un monde d'idées les sépare. Cependant, comme elle est très énergique, elle eût sans doute pu exercer quelque influence sur le prince, s'il n'y avait entre eux...

ALVAREZ.

Une autre femme?

MAUBERT.

Peut-être.

ALVAREZ.

Qui est?

MAUBERT.

Vous ne la connaissez pas. D'ailleurs, je ne fais là qu'une supposition.

ALVAREZ.

Et le prince Otto?

MAUBERT.

Une brute, celui-là; perdu de vices, la moitié du temps à Paris, un prince de boulevards et de restaurants de nuit; envieux de son frère aîné, lequel n'a pour héritier qu'un enfant chétif et malsain et qui ne vivra pas. Le prince Otto attend les événements en faisant la fête. Au besoin, il les aiderait.

ALVAREZ.

Et son cousin le prince Renaud?

MAUBERT.

Le neveu du roi? Très original, un philosophe, un misan-

thrope, un rêveur qu'on ne voit jamais, qui vit avec ses livres et que je crois parfaitement dégoûté du métier de prince.

ALVAREZ.

Si bien que le jour où la révolution éclatera chez vous...

MAUBERT.

Elle y aura la partie belle, j'en ai peur... Voyez-vous, nous vivons dans un temps où il y a, chez la plupart des membres des familles souveraines, une lassitude, un désenchantement, une diminution du plaisir de régner. Consultez l'almanach des souverains en cette année 1900. Il y a une impératrice dont la principale ambition est d'être une parfaite gymnaste. Il y a une reine qui, pouvant exercer son métier de reine, préfère celui d'homme de lettres et sollicite les prix des académies. Il y a un roi morose que ses sujets ne voient jamais, qui ne songe qu'à faire des économies pour organiser des voyages scientifiques, et qui n'aspire qu'au renom de bon géographe... Un prince qui fut un grand artiste décadent s'est noyé une nuit dans un lac des Niebelungen, parmi ses cygnes. Un autre prince s'est suicidé avec sa maîtresse, un autre a épousé une danseuse. Ce sont, depuis quelque temps, les maisons royales qui fournissent à proportion le plus de faits divers... Les rois s'en vont, je vous dis, les rois s'en vont...

Deux huissiers ouvrent la grande porte de droite.

ALVAREZ.

Voilà sa Majesté.

Mauber et Alvarez se mêlent au cortège.

SCÈNE II

LE ROI, HERMANN, OTTO, RENAUD, WILHELMINE, FRIDA, LE COMTE DE MOELLNITZ, MAUBERT, ALVAREZ, DAMES DU PALAIS, OFFICIERS, CHAMBELLANS, DEMOISELLES D'HONNEUR.

Pendant le dialogue qui suit, Christian XVI s'assied sur le trône et le cortège se range des deux côtés.

FRIDA, passant derrière Renaud.

Le prince Renaud n'a pas l'air de s'amuser beaucoup.

RENAUD, se retournant.

Et vous, mademoiselle Frida ?

FRIDA.

Oh! moi, j'ai l'habitude... Vous arrivez de France, monseigneur ?

RENAUD.

J'étais à Paris le mois dernier, mademoiselle.

FRIDA.

Qu'y avez-vous vu de nouveau ?

RENAUD.

Pas grand'chose. Paris a maintenant son métropolitain. Ça lui donne l'air moins petite ville, mais ça gâte bien ses paysages, qui étaient si jolis. Et on ne s'en écrase pas moins au carrefour Montmartre.

FRIDA.

Et qu'est-ce qu'on fait à Paris ?

RENAUD.

La vogue y est au socialisme et aux sciences occultes, comme elle était, il y a cent vingt ans, à la révolution et au baquet de Mesmer. On tolstoïse et on s'attendrit sur le quatrième état. Il y a eu, coup sur coup, trois ou quatre grèves on ne peut plus gaies, et qui ont été à la mode même dans les salons. Cela a amené un peu partout d'énormes désastres financiers. On ne s'en amuse, je crois, que plus furieusement. Chacun semble dire : Après nous la fin du monde.

FRIDA.

Oui... la fin du vieux monde.

RENAUD.

Vous avez habité la France, mademoiselle ?

FRIDA.

Pendant trois ans.

RENAUD.

Et vous l'aimez ?

FRIDA.

De tout mon cœur.

RENAUD.

Pourquoi ?

FRIDA.

Parce que c'est le pays où j'ai trouvé en somme le moins d'hypocrisie et le plus de bonté... Et puis tout y arrive cent ans plus tôt qu'ailleurs...

WILHELMINE, à Frida.

Voulez-vous prendre votre place, mademoiselle de Thalberg ?

Frida a un petit frémissement ; elle rencontre les yeux du prince Hermann, s'incline et regagne sa place parmi les demoiselles d'honneur.

OTTO, à Frida.

En pénitence, mademoiselle !

LE ROI, à Mœllnitz.

Monsieur le grand chancelier, quand il vous plaira.

MŒLLNITZ, lisant.

Nous, Christian XVI, par la grâce de Dieu, roi d'Alfanie, à tous présents et à venir salut.

Considérant que l'âge et la maladie, sans diminuer notre zèle pour le bien de notre peuple, ne nous permettent plus d'y travailler selon notre désir, et nous rendent désormais difficile le gouvernement effectif de nos États ;

Déléguons généralement tous nos pouvoirs à notre fils aîné et héritier présomptif, Hermann, prince de Marbourg, archiduc de Fridagne, et ce pour une année, à dater du présent jour.

Appelons les bénédictions de Dieu sur le prince Hermann, afin qu'il exerce avec sagesse et prudence et pour le plus grand avantage de nos sujets la puissance que nous lui déléguons.

Ordonnons à tous nos sujets, à tous les officiers des armées de terre et de mer, à tous les magistrats, administrateurs et fonctionnaires constitués d'obéir au prince de Marbourg comme à nous-même ;

Car tel est notre bon plaisir.

Fait et revêtu de notre sceau royal, en notre palais de Marbourg, ce premier juillet de l'an de grâce 1900.

LE ROI.

Nous vous invitons à présenter votre hommage au prince de Marbourg.

Tout le monde défile devant Hermann debout sur la marche du trône à droite de son père.

OTTO, passant le premier.

Tous mes compliments, mon cher frère.

HERMANN.

Je les reçois avec reconnaissance, mon cher Otto. Je les crois sincères et j'espère que vous ne ferez rien pour augmenter la difficulté de la tâche qui m'est confiée.

OTTO.

... Sais pas du tout ce que vous voulez dire.

RENAUD, passant à son tour.

Je te plains, mon pauvre Hermann !

HERMANN.

Merci, mon cher Renaud.

LE ROI, pendant le défilé des demoiselles d'honneur, à Wilhelmine.

Comment va mon petit-fils?

WILHELMINE.

Mais très bien, Sire, très bien.

LE ROI.

Je l'ai trouvé un peu pâle, hier, et on m'a dit ce matin qu'il n'avait pas passé une très bonne nuit.

WILHELMINE.

Je ne sais où ceux qui vous l'ont dit prennent leurs renseignements. Christian est, il est vrai, un peu nerveux,

un peu impressionnable, comme le sont d'ordinaire les enfants d'une intelligence très précoce. Mais sa santé ne m'inspire aucune inquiétude sérieuse, il faut qu'on le sache.

LE ROI, tristement.

Allons! tant mieux, ma fille, tant mieux.

OTTO, à Frida qui se retrouve placée devant lui.

Eh bien! nous avons été rappelée à l'ordre?

FRIDA.

J'étais dans mon tort, monseigneur.

OTTO.

Avouez que vous vous fichez pas mal de l'étiquette.

FRIDA.

Non. Mais je ne la possède pas encore parfaitement. J'ai été élevée comme une sauvage, moi, vous savez?

OTTO.

Et je vous trouve très bien comme ça. J'ai toujours beaucoup de plaisir à vous rencontrer — mais là, beaucoup. Je vous l'ai déjà dit, nous nous entendrions parfaitement, si vous vouliez, et nous serions vite très bons amis.

FRIDA.

Mais je ne pense pas que nous soyons ennemis, monseigneur.

OTTO.

Ne faites donc pas celle qui ne comprend pas.

FRIDA.

Qu'y a-t-il à comprendre?

HERMANN.

Monsieur Alvarez, vous voudrez bien me présenter demain les lettres qui vous accréditent auprès de mon gouvernement.

OTTO.

Qu'est-ce que vous disiez donc à mon cousin Renaud?

FRIDA.

Je lui demandais des nouvelles de Paris, monseigneur.

OTTO.

Ah! Paris!... J'y vais le mois prochain... Voulez-vous y venir?

FRIDA.

Où?

OTTO.

A Paris.

FRIDA, riant.

Je ne demanderais pas mieux.

OTTO.

Et si je vous prenais au mot?... Ne faites donc pas cette figure... Ce que je vous propose n'a rien d'extraordinaire... Je vous connais mieux que vous ne pensez, mademoiselle de Thalberg. Vous êtes très intelligente, d'esprit indépendant, même au fond un peu révolutionnaire... Vous savez ce que valent la plupart des conventions qui règlent la conduite des femmes. D'autre part, vous êtes de bonne maison, mais sans fortune, et tout ce que vous pouvez espérer, c'est d'être épousée par quelque antique gentilhomme dont vous serez la garde-malade. C'est une destinée mélancolique...

Dans ces conditions, quel mal verriez-vous à jouir d'une liberté dont nul préjugé, — je le sais, — ne vous interdit l'usage, et à accompagner... en bonne camarade... un homme qui vous est absolument dévoué ?

FRIDA.

Vous me connaissez mal, monseigneur, quoi que vous disiez. A supposer que j'eusse l'âme révolutionnaire que vous voulez bien me prêter, quels sentiments croyez-vous que pût m'inspirer un prince de votre espèce, et qui vivrait comme vous vivez ?

OTTO.

Vous êtes gentille quand vous êtes en colère.

FRIDA.

Je ne vous ai donné aucun droit de me parler sur ce ton, monseigneur.

OTTO.

Je vous parle en bon garçon... Ce que je vous ai proposé ne devient une offense que lorsque c'est mal reçu : autrement, c'est un hommage; et dame! je ne pouvais pas savoir comment vous le recevriez. N'en parlons donc plus. Je ne vous en veux pas... On m'avait bien dit que j'arriverais trop tard, et je sais trop ce que l'on doit à un frère aîné...

FRIDA.

Vous m'outragez lâchement, monseigneur.

OTTO.

Voilà une parole de trop, mademoiselle de Thalberg.

LE ROI.

Nous vous remercions. (Tout le monde salue et sort, excepté Hermann.) J'ai à vous parler, mon fils.

SCÈNE III

LE ROI, HERMANN.

LE ROI.

Mon fils, je sais que vous êtes bon, laborieux, appliqué à tous vos devoirs, et je sais en quelles mains loyales et pures je viens de remettre mon autorité. Et pourtant, je ne puis me défendre d'une inquiétude. La situation est difficile. Le peuple, oubliant que, quelles que soient ses misères, le meilleur moyen d'y remédier est encore de s'en remettre docilement aux chefs que Dieu lui a donnés, le peuple se mutine et réclame à grands cris ce qu'il appelle les réformes. Il me fallait choisir entre une résistance hasardeuse et des concessions que j'estime plus dangereuses encore. Résister, je n'en ai plus la force; céder, je ne m'en suis pas cru le droit. A vous, mon fils, de faire selon que Dieu vous inspirera. Je vous supplie seulement de vous défier d'une certaine sentimentalité qui est en vous et d'une prétendue philosophie que vous avez puisée dans les livres du siècle. Il y a entre nous je ne sais quoi qui nous sépare. Vous n'êtes plus assez persuadé que vous êtes roi par la volonté de Dieu, et que Dieu est avec vous. Ce qui perd aujourd'hui les souverains, c'est d'abord qu'ils ne croient plus assez fermement à leur droit royal ; et c'est aussi qu'ils veulent vivre comme les autres hommes, c'est qu'ils ont, étant rois, des idées et des passions de simples particuliers. Hélas! votre frère Otto aurait peut-être, plus que vous, la juste conception de la souveraineté; mais Otto vit mal. Votre cousin Renaud est un sauvage et un fou. Moi, je suis vieux, malade,

et m'en irai bientôt. En sorte que le royaume d'Alfanie n'a d'autre support que vous. Haussez donc votre cœur. Que le sentiment de votre responsabilité vous donne la foi qui vous manque, je le sens ; et que la foi vous donne le courage d'agir, même contre le peuple, pour le bien du peuple. — Soyez roi, vous le devez, et prenez garde de n'être qu'un homme.

HERMANN.

Je ne suis pourtant qu'un homme, mon cher père. J'ai beau faire, j'ai beau me représenter combien il est étrange que je me trouve élevé tout à coup au-dessus de trente millions d'autres hommes, je ne perçois en moi aucune empreinte surnaturelle... Non, en vérité, je n'ai point ce sentiment d'une onction divine, analogue, je suppose, à celui qui doit remplir l'âme des prêtres croyants... Mais,. rassurez-vous, si je n'ai pas, comme mes ancêtres, la claire conscience d'être directement investi par un Dieu empereur des rois, je me sens investi par ces ancêtres eux-mêmes et par les générations qui leur ont obéi à travers les siècles. Mon droit, s'il ne me vient pas du ciel, me vient du passé, et s'il ne me vient pas d'en haut, il me vient d'en bas. Le peuple d'Alfanie a témoigné jusqu'ici qu'il m'aimait. C'est son consentement, c'est l'accord de sa pensée avec la mienne, qui me confère mon droit divin. Après tout, cela revient au même, si vous y réfléchissez. Ayons donc confiance.

LE ROI.

Je tremble malgré moi. Je parle une autre langue que vous, car je suis d'un autre âge. Je me demande même si l'épreuve que vous allez tenter est permise... Toutefois, tentez-la, selon votre conscience, puisque aussi bien la nécessité nous presse; et que Dieu vous ait, vous et mon royaume, en sa sainte protection...

Il sort par la grande porte de gauche.

HERMANN, *allant à la porte du fond, à l'huissier qui se tient là.*

Faites entrer monsieur le grand chancelier.

Il revient à la table.

SCÈNE IV

HERMANN, MOELLNITZ.

HERMANN.

Voici, monsieur le grand chancelier, la proclamation par laquelle le roi annonce au peuple qu'il m'a remis ses pouvoirs. Voici celle par laquelle je fais connaître au peuple mes intentions. — Un apaisement s'est produit dès qu'on a su que le roi avait dessein de me déléguer son autorité. Le peuple attend. Par toute ma conduite passée et par tout ce que j'ai laissé deviner de mes sentiments, j'ai pris envers lui une sorte d'engagement tacite ; je veux le tenir. Cette idée s'est répandue parmi les travailleurs et la petite bourgeoisie, que la solution des questions sociales dépendait d'une réforme préalable des institutions politiques. Cette vue n'est point fausse. Je vais présenter, dès demain, par votre intermédiaire, à l'Assemblée des Seigneurs deux projets de lois connexes : un projet de loi électorale et un projet de loi instituant deux Chambres, l'une héréditaire, l'autre nommée par un large suffrage à deux degrés, bref, un minimum de régime parlementaire. Voici ces deux projets.

MOELLNITZ.

Monseigneur, j'ai l'honneur d'offrir à Votre Altesse royale ma démission et celle de mes collègues.

HERMANN.

Je la reçois, monsieur de Mœllnitz. Je choisirai dès demain un autre ministère.

MOELLNITZ.

Je supplie Votre Altesse royale de ne point douter de mon dévouement, mais je suis persuadé qu'elle nous perd et qu'elle se perd elle-même.

HERMANN.

Nous verrons bien.

MOELLNITZ.

Du moins, monseigneur, Votre Altesse royale se souviendra-t-elle un jour que j'ai osé l'avertir ? Si ma conscience ne me permet pas de vous aider à détruire (excusez cette franchise), soyez sûr que mon dévouement restera acquis à Votre Altesse royale, quand il s'agira de réparer.

HERMANN.

Je n'en doute pas, monsieur de Moellnitz. (Souriant.) Je sais que vous êtes de ceux qu'on retrouve toujours... (Moellnitz sort ; à l'officier.) Faites entrer mademoiselle Frida de Thalberg.

SCÈNE V

HERMANN, FRIDA.

HERMANN.

Eh bien, Frida, êtes-vous contente ?

FRIDA.

Je suis heureuse, bien heureuse. Vous allez pouvoir faire

tant de bien. Comme le peuple va vous adorer! Et comme je suis fière de vous appartenir! Mais vous, monseigneur, on dirait que vous êtes triste. Qu'avez-vous donc ?...

HERMANN.

J'ai que je commence en effet à devenir roi, et cela est terrible. Ah! Frida, si vous saviez!... Je suis bien sûr pourtant que ce que je veux est bon et juste. Même, je me suis mis tout de suite à ma tâche, et je viens de faire les gestes de la confiance. Mais déjà je ne suis plus tranquille, et j'éprouve jusqu'à l'angoisse le sentiment de ma responsabilité. Oh! n'être pas obligé de découvrir et d'inventer son devoir! N'être qu'un pauvre homme, n'avoir qu'une consigne bien claire et bien étroite, comme le garde-chasse de notre petite maison d'Orsova!... Songez donc! si j'allais me tromper!... Il faut m'aimer plus que jamais, Frida.

FRIDA.

Plus que jamais? Comment ferais-je? Je suis à vous tout entière, car je vous dois tout. Vous rappelez-vous notre première rencontre à Paris chez la comtesse de Winden, qui nous avait recueillies ma mère et moi? Vous étiez venu visiter la galerie de tableaux du comte. Je suis entrée étourdiment et j'ai été bien effarouchée en vous voyant. Vous avez dit: « Quelle est donc cette petite? » Le comte a répondu : « C'est une compatriote. » Alors, vous m'avez interrogée. Je vous ai tout raconté : mon grand-père, le prince Kariskine, à la maison de force; mon grand-oncle, le marquis de Frauenlaub, refusant même de me connaître; mon père, mort en Amérique; et puis notre grande misère à Paris, et la chasse aux leçons de musique et d'allemand, et le reste... Vous m'avez consolée, vous m'avez rapatriée, et, après la mort de ma pauvre maman, vous m'avez installée ici, près de vous, où je suis si bien! si bien!

HERMANN.

Et dès lors j'ai vécu, moi, une nouvelle vie. J'ai porté allègrement les ennuis de mon métier de prince: je vous avais! Au milieu de ce monde si factice et si dur, assujetti à des rites absurdes, vous étiez pour moi la source de joie et de vérité. Et, quoique j'eusse beaucoup étudié et travaillé auparavant, j'ai reconnu que je ne savais rien, car vous m'avez tout appris.

FRIDA.

Je ne suis pourtant guère savante, mon cher seigneur.

HERMANN.

Ne dites pas cela, mon amie. Oui, sans doute, vous n'étiez qu'une petite fille : mais vous aviez vu le monde beaucoup mieux et de plus près que moi et avec des yeux plus ingénus. Vous aviez connu la misère et les misérables. Votre vie vagabonde et pauvre vous avait permis d'approcher toutes les conditions sociales, et vous portiez sur toutes choses les jugements hardis d'un cœur droit. Je me suis aperçu, grâce à vous, que, en vertu même de ma naissance, j'étais plein de préjugés. Rien qu'en me racontant votre histoire, vous m'avez révélé la réalité humaine. J'ai senti combien le monde est étroit pour ceux qu'on appelle les puissants, et comme les choses se déforment pour eux. Vous m'avez appris la pitié; du moins, vous l'avez fait descendre de ma tête dans mon cœur... Comment reconnaître tout cela, mon amie?

Un silence.

FRIDA.

Alors, si vous adressais une prière, j'aurais quelque chance d'être entendue?

HERMANN.

Parlez, ma chérie.

FRIDA.

Monseigneur, je vous demande la grâce d'Awdotia Latanief.

HERMANN.

La grâce d'Awdotia ? Savez-vous ce qu'elle a fait ?

FRIDA.

Oui. Lors des dernières grèves, elle a promené dans les rues un drapeau noir. Il y a eu, à la suite de cela, quelques bousculades, et le drapeau noir a été rougi du sang d'Awdotia. Et elle est en prison depuis trois mois, pour avoir eu pitié de ceux qui souffrent.

HERMANN.

Alors, elle aurait bien dû avoir pitié des pauvres soldats et des malheureux policiers, qui sont peut-être eux aussi des souffrants.

FRIDA.

Awdotia a pitié de tout le monde. Seulement, elle croit que le règne futur de la justice ne saurait s'établir sans un peu de violence. Ou plutôt, elle ne réfléchit pas, elle va où son cœur la pousse. C'est peut-être une folle, comme on dit, mais c'est une grande âme.

HERMANN.

Vous la connaissez donc ?

FRIDA.

Je l'ai connue à Paris, au temps de ma pauvreté. Je lui dois de n'être pas morte de faim, monseigneur.

HERMANN.

Vous ne me l'aviez pas dit, Frida.

FRIDA.

J'attendais que vous fussiez tout-puissant. Jamais le roi, même à votre prière, n'eût voulu gràcier Awdotia.

HERMANN.

Et vous croyez que moi ?...

FRIDA.

Oui... je crois, je suis sûre que vous lui ferez grâce... Je sais bien, moi, qu'Awdotia est une sainte. Cette femme qui ne rêve que bouleversement social est la douceur, la charité même. Je la vois encore, sous sa robe noire, et je l'entends maudire le vieux monde et en annoncer la destruction, de la voix lente et paisible d'une religieuse qui récite ses prières... Elle n'avait rien à elle ; elle était la sœur des pauvres et des malades... Enfin, monseigneur, je vous jure qu'Awdotia est bonne, bonne comme vous-même ; et, bien que le monde des apparences ait mis entre vous deux un abîme, je vous jure qu'au fond vous pensez les mêmes choses. Elle a été la mère de mon esprit, et ce que vous dites avoir appris de moi, je l'avais appris d'elle.

HERMANN.

Qu'Awdotia soit au fond ce que vous dites, je n'en doute plus maintenant, et vous savez bien, Frida, que j'en tiendrai compte... Mais enfin, ce sont les actes que je dois juger, non les âmes, et j'ai des devoirs précis.

FRIDA.

Vous vous plaigniez tout à l'heure d'être obligé de découvrir votre devoir : il n'est donc pas tellement précis, mon cher seigneur.

HERMANN.

Mais songez, Frida, que je ne puis grâcier votre amie sans étendre la même faveur aux condamnés de la dernière émeute, et que, s'il y a parmi eux des rêveurs et des dupes, il y a aussi bien des méchants.

FRIDA.

Ceux-ci seront donc sauvés par ceux-là... Peut-être que tous ces malheureux que vous aurez délivrés vous en seront reconnaissants, et qu'alors ils sauront attendre de votre bonté ce qu'ils auraient été tentés de revendiquer par la force. Ce que le peuple souhaite, et ce qu'il est incapable de réaliser tout seul, — car il n'est pas assez sage et assez intelligent, — peut-être qu'un souverain pourrait le faire. Remarquez que cela n'a jamais été essayé avec une entière bonne foi : toujours les souverains qui ont entrepris des réformes ont eu une arrière-pensée, se sont fixé des limites qu'ils ne voulaient point dépasser. Ne serait-ce pas original, mon cher seigneur, de faire ce que nul prince n'a osé jusqu'ici et d'aller jusqu'au bout de votre charité ?

HERMANN, souriant.

Et de me supprimer moi-même ?...

FRIDA, ingénument.

Oh ! non, pas tout de suite. Après... je ne sais pas.

HERMANN.

Cela vous est donc tout à fait égal que je sois prince, Frida ?

FRIDA.

Non, mon ami. Je suis heureuse, au contraire, que vous soyez puissant, que vous occupiez sur terre la place que les hommes envient et honorent le plus... Mais en même temps...

faut-il tout dire?... une chose m'inquiète. Si vous alliez croire que je vous aime parce que vous êtes prince?... Ou bien, si, à mon insu, c'était en effet à cause de cela que je vous aime?... Mais non, je sens que, si je vous aime, c'est parce que, tout en étant prince, vous êtes le meilleur des hommes, et parce qu'il me semble qu'en vous adorant j'ai l'approbation de tous les malheureux.

HERMANN.

Ah! petite amie, si je pouvais t'avoir auprès de moi, te voir et t'entendre toujours, toujours!... Écoute, tu es censée m'avoir demandé un congé de trois mois pour aller auprès de ton grand-oncle... Je serai terriblement occupé tous ces temps-ci, mais enfin je saurai bien, sous prétexte de chasse ou de promenade, t'aller rejoindre quelquefois dans notre ermitage d'Orsova... Tu recevras chaque fois l'avertissement dont nous sommes convenus. Tu partiras demain. Est-ce dit?

FRIDA.

C'est dit... Et Awdotia?

HERMANN.

Je fais grâce aux condamnés de la dernière émeute. Ce sera un de mes dons de joyeux avènement.

FRIDA.

Merci, mon cher seigneur. Du plus profond de mon cœur, merci.

Elle lui baise la main.

HERMANN, voyant entrer Wilhelmine par le fond.

La princesse...

SCÈNE VI

LES MÊMES, WILHELMINE.

WILHELMINE.

J'avoue que je ne comptais pas vous rencontrer ici, mademoiselle.

HERMANN.

Mademoiselle de Thalberg me priait de l'excuser auprès de vous pour son incorrection de tout à l'heure. Je lui ai promis de le faire.

WILHELMINE.

Il suffisait qu'elle s'en excusât elle-même.

HERMANN.

Elle me priait aussi de vous demander pour elle un congé de trois mois, qu'elle désire passer chez son grand-oncle, le marquis de Frauenlaub.

WILHELMINE.

Était-il nécessaire qu'elle s'adressât à vous pour cela ?

HERMANN.

Elle est, comme vous savez, un peu timide et sauvage. A tort ou à raison, je lui fais moins peur que vous parce qu'elle me connaît depuis plus longtemps, et elle a pris l'habitude de recourir à moi dans les grandes circonstances. Soyez tranquille, je l'ai très fort grondée pour son manque

de tenue. Enfin, madame, comme je suis sûr de son bon cœur et que j'ai vu son repentir, je vous demande de lui pardonner, et de faire droit à sa requête.

WILHELMINE.

Je ne vois aucun inconvénient, aucun, à ce que mademoiselle de Thalberg s'absente pendant quelques mois.

FRIDA.

Je remercie Votre Altesse royale.

Elle fait la révérence et sort par le fond.

SCÈNE VII

HERMANN, WILHELMINE, puis LE PETIT CHRISTIAN et sa GOUVERNANTE.

HERMANN.

Vous êtes bien sévère pour cette jeune fille.

WILHELMINE.

Et vous bien indulgent.

HERMANN.

Seriez-vous jalouse?

WILHELMINE.

Ne vous moquez pas de moi, Hermann. Je sais bien qu'il suffit que Frida soit la petite-fille d'un révolutionnaire et la fille d'un fou pour trouver grâce à vos yeux. Et si ses incartades même d'enfant mal élevée vous amusent, je ne m'en irrite pas, car je vous connais.

HERMANN.

Oui, je ne suis pas assez prince, vous me l'avez dit souvent. Qu'est-ce que vous voulez? ce n'est pas ma faute.

WILHELMINE.

Laissons donc cela. Si j'ai montré un peu de surprise et de chagrin, c'est que je pensais être la première à vous féliciter en particulier après la cérémonie, et que je ne m'attendais point à être devancée ici par la moins correcte de mes demoiselles d'honneur... Mais mon compliment n'en est pas moins sincère, mon cher Hermann. Que Dieu vous assiste, et qu'il vous montre votre devoir!

HERMANN.

Ce qui veut dire, ma chère Wilhelmine, que, selon vous, e ne le vois pas où il est... Oui, je sais d'avance que vous n'approuvez pas mes projets et que vous êtes présentement partagée entre la joie de voir la toute-puissance dans mes mains et la terreur de ce que j'en vais faire. Je vous remercie toutefois de vos charitables paroles.

WILHELMINE.

Hélas! je n'ignore pas à quel point elles sont inutiles. Voilà des années que, vivant côte à côte, nous sommes plus séparés que s'il y avait entre nous des mers et des montagnes... Oh! la rupture n'a pas été publique. Je ne pourrais même pas dire quel jour elle s'est faite. Ç'a été moins une rupture qu'une sorte de déliement... Je vous sais gré, d'ailleurs, d'avoir sauvé les apparences. Le prince mon mari continue à se rendre officiellement et à jours fixes dans ma chambre... Mais, là même, je ne suis pour vous que la princesse royale; je ne suis pas votre femme.

HERMANN.

C'est vous qui l'avez voulu... Rappelez-vous comment on nous a mariés. Vous aviez été élevée dans une petite cour

surannée et pompeuse, comme une archiduchesse d'il y a deux cents ans. Moi, une fois affranchi de l'inhumaine discipline à laquelle mon père avait soumis ma première jeunesse, j'avais vécu, autant que cela m'était permis, en simple étudiant, puis en voyageur, et mon rêve était de continuer à vivre en simple particulier... Nous ne nous étions jamais vus. Cependant, j'avais bon espoir et bonne volonté. Je comptais trouver en vous une femme; je me mis à vous aimer pour votre jeunesse, votre beauté, et pour la hauteur même de votre âme. Mais vous étiez comme figée dans votre rôle ; vous adoriez cette parade que je détestais, et, jusque dans notre intimité, vos sentiments et vos gestes gardaient un caractère officiel et royal.

WILHELMINE.

Oui, l'air des Altenbourg, comme vous disiez, cet air que vous retrouviez, au château de mon père, dans tous nos portraits de famille. Mais enfin, ce n'est pas un crime que de ressembler à ses aïeux?

HERMANN.

Non, mais cet air signifiait que vous aviez de vous-même et de votre fonction, et de l'amour, et de la vie, et de toutes choses, une idée qui ne pourrait jamais être la mienne et que je vous étonnerais et vous scandaliserais toujours. Et ainsi, cet air a peu à peu découragé et glacé ma tendresse.

WILHELMINE.

Oui, cela est possible... Je ne récrimine pas. Au reste, il n'est plus temps... Parce que je ne vous ai pas aimé à la façon d'une bourgeoise, vous avez cru que je ne vous aimais pas. Et pourtant, j'en aurais long à dire là-dessus... C'est vrai, j'avais été singulièrement élevée, bien étroitement, si vous voulez. Certaines de vos façons et de vos pensées m'effaraient, ne me semblaient pas permises. J'aurais dû

vous le dire, essayer de vous expliquer en quoi j'étais froissée : car, après tout, il n'y avait dans mes scrupules et ce que vous appeliez mes préjugés rien de vil ; et ce qu'on m'avait appris, c'était peut-être l'orgueil, mais c'était aussi le sacrifice. Vous vous seriez peut-être intéressé à moi, si j'avais su parler. Mais j'étais trop jeune, trop inexpérimentée. Je ne disais rien, je me repliais. Je n'ai même pas su vous faire entendre le grand amour que j'avais pour vous... Vous vous êtes écarté de moi, croyant que je me retirais. J'ai paru me résigner; mais j'ai beaucoup souffert. Et, pour achever mon malheur, je croyais de ma dignité de cacher ma souffrance : encore une chose qu'on m'avait apprise... Peut-être que si vous m'aviez vue pleurer... (Voyant qu'Hermann ne la regarde pas.) Allons, ce qui est fait est fait, n'en parlons plus !... Je vous rends, d'ailleurs, cette justice, que notre malentendu est resté une affaire entre nous deux; que, si vous m'avez délaissée, c'est pour une idée, pour un rêve, et que cette place que j'ai perdue dans votre cœur, aucune autre femme du moins ne me l'a prise... Mais que vais-je vous dire là? Encore une fois, je ne suis venue que pour vous offrir l'hommage de la première de vos sujettes, de la plus dévouée, de la plus fidèle. J'ajoute seulement : Prenez garde, roi, fils de roi, prenez garde à ce que vous allez faire. Et pour que vous vous souveniez mieux de mon avertissement, j'ai dit qu'on amène votre fils. (Elle va à la porte de gauche et fait un signe. Le petit Christian entre avec sa gouvernante.) Venez, Christian. Embrassez votre père. Depuis tout à l'heure, écoutez bien ceci, depuis tout à l'heure, ce n'est pas seulement votre grand-père, c'est votre père qui est le roi.

HERMANN.

Ne lui parlez donc pas de ces choses-là. Que voulez-vous qu'il y comprenne ?

WILHELMINE.

Mais si, je vous assure qu'il comprend déjà.

HERMANN.

Alors, tant pis !

WILHELMINE.

Ne faut-il pas qu'il sache de bonne heure qu'il aura plus de devoirs à remplir que les autres hommes ?

HERMANN.

Vous voyez bien que nous ne pourrons jamais nous entendre. (Il embrasse l'enfant.) Comme il est pâle ! A-t-il bien dormi ?

LA GOUVERNANTE.

Oui, monseigneur.

HERMANN.

A-t-il bien mangé ?

LA GOUVERNANTE.

Oui, monseigneur, et il a bien joué après son déjeuner.

HERMANN.

Avec qui ?

LA GOUVERNANTE.

Mais... tout seul, monseigneur.

HERMANN.

Il y a pourtant le petit garçon du grand veneur et celui du grand écuyer qui sont à peu près de son âge, et j'avais recommandé...

LA GOUVERNANTE.

Oui, monseigneur, mais ces enfants prenaient avec Son Altesse de telles libertés...

HERMANN.

Ils le battaient?

LA GOUVERNANTE.

Oui, monseigneur.

HERMANN.

Eh bien! il n'avait qu'à se défendre.

WILHELMINE.

Oh! Hermann, il se porte bien, sans doute. Mais il est si délicat!

HERMANN, à l'enfant.

Pauvre petit! Ce qu'il te faudrait, ce serait le grand air, la vie simple et naturelle, les batailles avec d'autres enfants, et le moins d'égards possible. Seulement, voilà, ou tes petits camarades te traitent déjà comme un petit roi, et cela est horrible; ou bien ils oublient de te respecter, et alors on les rappelle au sentiment de la hiérarchie... (Lui tâtant les bras.) D'ailleurs, peut-être qu'on a raison, car tu n'es guère en état de te défendre toi-même. Va donc, pauvre petit, va jouer tout seul (L'enfant se met à pleurer.) Qu'est-ce qu'il a? Il a cru que je le grondais. Je suis stupide (Le prenant dans ses bras.) Christian, mon chéri, qu'est-ce que tu as? Je suis ton petit papa qui t'aime bien... Veux-tu que je te donne un beau joujou? Veux-tu que je te raconte une belle histoire?

L'enfant fait signe que non et, apaisé, jette ses bras au cou d'Hermann.

WILHELMINE.

Puisque vous l'aimez, Hermann, pensez à lui et gardez-lui son héritage.

HERMANN.

Mais cet héritage n'est pas compromis, que je sache...

Et tenez... (On entend dehors crier : Vive le prince Hermann !) C'est le peuple qui vient de lire mon message.

WILHELMINE.

Vous lui promettez tout, cela est facile. Mais que lui donnerez-vous demain ?

HERMANN, allant au balcon.

Merci, mes amis, merci. (A Wilhelmine.) Mais venez donc, madame.

WILHELMINE, faisant quelques pas vers le balcon, puis s'arrêtant.

Non, je ne dois pas. Cette ovation s'adresse à des idées qui ne sont pas les miennes. Il ne serait pas loyal de la détourner vers moi par surprise. Mais notre enfant, c'est autre chose... Hermann, montrez-leur votre fils !

LE PETIT CHRISTIAN.

Oh ! oui, père !

HERMANN.

Le leur montrer ? Pour quoi faire ? Non, madame, ces choses-là ne sont pas bonnes pour les enfants.

Il ferme la fenêtre. Le petit Christian se met à pleurer.

LA GOUVERNANTE, s'agenouillant devant l'enfant.

Monseigneur, un prince ne doit jamais pleurer. Votre Altesse royale me fait un vrai chagrin.

WILHELMINE, douloureusement.

Emmenez-le.

ACTE DEUXIÈME

Chez le baron Grünig, au château de Monclairin, en France. Un fumoir quelques petites tables de jeu. Au fond, large baie ouverte, par où l'on voit Grünig, le prince Otto, et cinq ou six autres jouant au baccara.

SCÈNE PREMIÈRE

MAUBERT, ALVAREZ, GRÜNIG, OTTO

et QUELQUES JOUEURS dans la salle du fond.

MAUBERT.

Vous ne jouez plus?

ALVAREZ.

Non.

MAUBERT.

Pourquoi?

ALVAREZ.

Parce que je suis ratissé.

MAUBERT.

Allons donc!

ALVAREZ.

Et c'est votre faute, Maubert, soit dit sans reproche. C'est vous qui m'avez fait inviter à Montclairin; et, tantôt, c'est vous qui m'avez dit : « Un conseil : pontez avec le prince Otto ». Moi, je vous ai cru.

MAUBERT.

Mais qui est-ce qui gagne alors? Le baron?

ALVAREZ.

Dame!

MAUBERT.

Ce n'est pas sérieux. Ça ne peut pas être sérieux. Attendez.

ALVAREZ.

Attendre quoi?

MAUBERT.

Mais vous ne savez donc jamais rien, mon pauvre Alvarez?... Vrai! pour un diplomate...

ALVAREZ.

Je sais interroger.

MAUBERT.

Avez-vous lu *le Figaro* de ce matin? (Il prend un journal sur une table. Lisant :) « Chasse à courre, hier, à Montclairin, le magnifique domaine que le baron Grünig possède, comme on sait, aux environs de Meaux. Son Altesse royale le prince Otto d'Alfanie conduisait la chasse. Les honneurs du pied ont été faits à la duchesse de Beaugency. Le soir, un grand

dîner réunissait les hôtes du baron dans la célèbre galerie des Primatice. Remarqué, parmi l'illustre assistance, le marquis de Baule, le baron et la baronne Onan, le comte et la comtesse de Messas, le vicomte de Mizian, le duc et la duchesse de Villorceau, et M. Dubois (de l'Eure).

ALVAREZ.

Eh bien?

MAUBERT.

Savez-vous à combien revient au baron Grünig un petit « écho » de ce genre? A deux ou trois cent mille francs, tout compte fait. Soit cinquante ou soixante mille pour l'ensemble des frais de réception et, chaque soir, une quarantaine de mille francs pour le jeu du prince Otto. C'est une vieille convention, à laquelle le baron est trop honnête pour manquer. Tous ces gens-là le savent bien.

ALVAREZ.

Des gens si chics?

MAUBERT.

Mon Dieu, oui. (Indiquant, l'un après l'autre, les joueurs de la salle du fond.) Vous avez là le duc de Beaugency, ce vieux gamin rose, à nez de soubrette sur une barbe blanche en éventail. Il y a cinquante ans qu'il fait la fête, mécaniquement, comme un employé va à son bureau; toujours sans le sou, brûlé chez tous les usuriers, réduit à pratiquer l'escroquerie de famille, à acheter des chevaux, des tableaux, des vins ou des bijoux qu'il revend à quart de prix, sûr que la duchesse finira par payer, crainte du scandale. Voilà le petit marquis de Baule qui, marié à la fille du baron Onan, n'a pu éviter le régime dotal, et à qui sa femme refuse jusqu'à l'argent de ses cigares. Voilà Desraviers, homme de sport, sans ressources connues, et qui a dans le monde la spécialité des

questions d'honneur... Ils comptent tous sur le baccara du baron pour leur argent de poche.

ALVAREZ.

Mais lui, le baron, quel homme est-ce?

MAUBERT.

Très fort; un exemple de volonté à mettre dans la « Morale en action ». A commencé tout petit coulissier. A ensuite épousé une ancienne gérante de *Familly-Hotel*, plus que mûre, mais qui avait la forte somme... L'a joliment fait fructifier... Disparaît pendant dix ans... Revient avec un sac énorme. Un coup formidable sur des chemins de fer, là-bas, Asie-Mineure... Je ne sais pas au juste... Aujourd'hui, directeur de la Banque universelle, propriétaire de raffineries et de fabriques de noir animal, de trois journaux, dont deux bien pensants et un radical... Très catholique depuis son retour... et royaliste zélé... Voilà!

ALVAREZ.

Une canaille?

MAUBERT.

Non. Un homme d'argent. Très moderne. A une morale particulière... Beaucoup de gens comme ça dans les affairee, — et même ailleurs.

ALVAREZ.

Mais pourquoi un homme comme lui tient-il tant que ça à être l'ami de tous ces pannés? Pour ce que ça lui rapporte!

MAUBERT.

Alvarez, vous êtes naïf. Eh! c'est leur marotte à tous, gros industriels, gros financiers, juifs ou chrétiens; et, au fond, c'est bien facile à comprendre. Morte et enterrée

comme classe politique, la noblesse vit toujours, elle vit plus que jamais comme caste mondaine. Pénétrer dans ce monde-là qui est resté très fermé en théorie, et surtout être soi-même de ce monde-là, cela devient, pour les gens comme Grünig, la seule chose désirable parce que c'est la seule un peu difficile. Ils ont tout le reste excepté ça : alors, ils veulent avoir ça aussi. C'est un prurit, c'est une rage qui rend les plus insolents capables de toutes les platitudes, et qui fait que les plus rapaces jettent l'argent par les fenêtres.

ALVAREZ.

A condition de savoir où il tombe?

MAUBERT.

Évidemment... Être publiquement l'ami d'un prince, et pas d'un prince à la douzaine, mais d'un prince pour de bon, héritier possible d'une très vieille couronne, cela vaut bien quelques sacrifices. Et puis, il n'y a pas que l'honneur. Un homme comme Grünig fait toujours des affaires, fût-ce à très longue échéance. Quand j'ai quitté l'Alfanie le mois dernier, — en même temps que la République des Cordillères vous envoyait de Marbourg à Paris, — on parlait de certaines mines de cuivre... Celui qui en obtiendrait la concession ne ferait pas un mauvais marché. Le baron ne tarderait pas à rattraper la douzaine de millions qu'on dit qu'il a prêtés au prince, sans compter les menus frais du baccara de Montclairin.

ALVAREZ.

Alors, vous croyez que ce soir...

MAUBERT.

Je crois que le baron y met de la coquetterie.

ALVAREZ.

Mais enfin il peut avoir la veine malgré lui.

MAUBERT.

Il finira par la corriger, — à rebours. L'art d'abattre quatre ou de tirer à six n'a pas de secret pour lui, quand il joue avec des princes... Il rendra l'argent, soyez-en sûr. Il est galant homme.

ALVAREZ.

Mon cher Maubert, prêtez-moi donc cinq louis.

MAUBERT.

Voilà.

GRUNIG, à la table de jeu de la salle du fond.

Messieurs, j'ai huit.

OTTO, maussade.

Vous savez que j'y suis de trois mille louis, tout bonnement !

GRUNIG.

Continuons-nous ?

Un silence

OTTO.

Je fais trois mille louis.

Les autres joueurs : Moi cinquante. — Moi vingt. — Moi cinq, mon reste.

MAUBERT, toujours dans le fumoir, sur le devant de la scène.

Et vous, Alvarez?

ALVAREZ.

J'hésite.

MAUBERT.

Allez toujours. Il est trois heures du matin. C'est le bon moment... A moins que...

ALVAREZ.

A moins que ?...

MAUBERT.

Ce serait drôle... J'y songe maintenant... Il me revient des détails... Il y a eu, cette fois, dans l'accueil que le baron a fait au prince, une réserve, un excès de respect... Plus de ces demi-familiarités qu'il était si fier de se permettre jadis... Visage de bois, et des yeux morts, en verre dépoli... Et voilà maintenant qu'il joue exactement comme s'il voulait gagner... Est-ce que par hasard?...

ALVAREZ.

Bah! nous verrons bien. (Entrant dans la salle du fond et pontant :) Cinq louis.

GRUNIG.

Je tiens tout.

Un silence.

OTTO.

J'abats huit.

GRUNIG.

J'abats neuf.

OTTO.

Nom de Dieu !

GRUNIG.

Continuons-nous, monseigneur ?

OTTO.

Ah! non! par exemple! Est-ce que vous vous foutez du monde?

GRUNIG.

Alors, messieurs...

Mais les autres joueurs se sont déjà levés. Mouvements confus; quelques poignées de main; ils s'écoulent par une porte de la salle du fond qu'on ne voit pas.

MAUBERT, à Alvarez qui redescend.

Mon pauvre Alvarez!

ALVAREZ.

Ton baron manque de tact.

Tous sortent. Grünig et Otto redescendent.

SCÈNE II

OTTO, GRUNIG.

OTTO, se contenant.

Eh bien, que voulez-vous? C'est la déveine, la sombre déveine. (Avec une intonation à la Dupuis :) La voillà bien! ah! que la voilllà bien!... Et cela est d'autant plus fâcheux, mon cher baron...

GRUNIG.

Monseigneur, je supplie Votre Altesse royale de ne pas s'inquiéter pour si peu. Un de mes hommes d'affaires s'entendra avec Elle pour les six mille louis de ce soir, et aussi pour ces deux petites notes...

Il tire des papiers d'un portefeuille.

OTTO.

Hein? Qu'est-ce que c'est que ça?

GRUNIG.

Oh! des riens, monseigneur. La Compagnie de l'Est récla-

mait cinq mille francs pour le wagon-salon qu'elle a mis à la disposition de Votre Altesse royale lors de son précédent voyage en France. Votre Altesse, à qui l'on avait envoyé la note, aurait répondu que cela me regardait. J'ai donc eu le plaisir de vous avancer la somme, comme en témoigne cette facture acquittée.

OTTO.

C'est bon. Et l'autre?

GRUNIG.

Une bagatelle. On inquiétait une de vos amies, la comtesse Moreno, venue à Paris à votre appel, pour une note de trois mille francs à l'Hôtel Continental. La comtesse prétend qu'une réclamation qu'elle vous avait adressée serait restée sans réponse. Alors elle a eu recours à moi. Votre Altesse désire-t-elle voir la facture?...

OTTO.

C'est tout?

GRUNIG.

Cinq mille, trois mille, plus les six mille louis, cela fait cent vingt-huit mille... Je ne parle pas des douze millions que j'ai eu l'honneur d'avancer à Votre Altesse en neuf prêts dont voici les reconnaissances...

Il tire des papiers d'un portefeuille.

OTTO.

Vous avez de l'ordre.

GRUNIG.

Beaucoup... Il va sans dire que, pour cette dernière somme, je suis tout disposé à accorder à Votre Altesse un délai raisonnable et que nous espacerons les échéances à son gré.

OTTO, ricanant.

Pourquoi pas tout de suite les huissiers?

GRUNIG.

Je vous assure, monseigneur, que je n'ai jamais parlé plus sérieusement de ma vie.

OTTO.

Vous savez fort bien, mon cher ami, que je n'ai pas le sou.

GRUNIG.

Votre Altesse raille?

OTTO.

Ah! sapristi non!

GRUNIG.

Nous sommes donc très sérieux tous les deux. J'aime mieux cela.

Un silence.

OTTO.

Allons! le fond de votre pensée? Dites vite.

GRUNIG.

Mais, monseigneur, il n'y a dans le fond de ma pensée que ce que je vous ai dit.

OTTO.

Cette concession de mines, n'est-ce pas?

GRUNIG.

Puisque vous n'y pouvez rien!... (Un silence.) Qu'est-ce que c'est donc, monseigneur, que l'Aigle-Bleu?

OTTO.

Qu'est-ce que ça vous fait?

GRUNIG.

Simple curiosité.

OTTO.

C'est l'ordre le plus ancien d'Alfanie, mon cher baron, un ordre réservé aux gentilshommes qui peuvent justifier de trente quartiers et, par exception, aux généraux vainqueurs, aux grands savants, aux hommes qui ont rendu au royaume quelque service éclatant, de ces services qui n'enrichissent pas ceux qui les rendent... L'Aigle-Bleu? Peste! C'est mieux que la Toison d'Or... Et je vous préviens que c'est encore plus difficile à obtenir qu'une concession de mines ou de chemins de fer.

GRUNIG.

L'un n'empêche pas l'autre.

OTTO.

Ainsi, voilà vos conditions?

GRUNIG.

Oh! monseigneur, Votre Altesse a des mots...

OTTO, *se levant.*

A quelle heure le premier train pour Paris?

GRUNIG.

Ce matin, à neuf heures. Le landau sera prêt. Votre Altesse retourne à Marbourg?

OTTO.

Cela me regarde, monsieur.

GRUNIG.

C'est que mon homme d'affaires sera à Marbourg dans une quinzaine... Je suis sûr que Votre Altesse et moi nous finirons par nous entendre et que Votre Altesse me conservera sa précieuse amitié... Qu'Elle me permette d'aller donner des ordres pour son départ.

Il sort.

OTTO, seul.

Salaud !

Il s'affale sur un fauteuil.

ACTE TROISIÈME

Le cabinet de travail du prince Hermann. Deux portes à gauche, une grande au fond, une fenêtre à droite et une petite porte.

SCÈNE PREMIÈRE

HERMANN, HELLBORN.

HERMANN.

Les ordres sont donnés et toutes les précautions prises. Et, du reste, j'ai là un officier d'ordonnance qui se tient en communication téléphonique avec la place. J'autorise la manifestation. Le parcours en est fixé d'avance et de façon que la circulation ne soit interrompue que sur un petit nombre de points et pour trois ou quatre heures seulement. Dans ces limites, toute liberté est laissée au peuple d'exprimer publiquement ses vœux... à condition, toutefois, de ne proférer aucun cri séditieux. Défense aussi d'arborer aucun étendard insurrectionnel et notamment le drapeau noir. Ç'a été le drapeau des dernières émeutes. C'est lui qui donnerait à la manifestation un caractère de révolte qu'elle ne saurait prendre sans mensonge et sans crime, puisqu'elle est

approuvée par nous. Ceci est essentiel. Pour le reste, liberté complète. Nous sommes bien d'accord, mon cher ministre?

HELLBORN.

J'ai le regret de confesser à Votre Altesse royale que je suis beaucoup moins rassuré qu'elle. Pour la première fois, dix ou douze mille ouvriers vont se trouver réunis. Ils seront très excités, d'autant plus qu'une bonne moitié de la population est pour eux. Awdotia Latanief sera à leur tête et vous connaissez sa puissance sur la foule. Cette femme est incorrigible, c'est une maniaque de révolution. Elle récompense bien mal Votre Altesse royale de sa générosité.

HERMANN.

Je n'ai pas gracié Awdotia dans la pensée qu'elle m'en serait reconnaissante.

HELLBORN.

Enfin, n'y eût-il personne pour leur souffler la révolte, si on leur laisse le champ libre, ils se griseront de leur nombre même, et l'émeute sortira toute seule de cette masse échauffée.

HERMANN.

Le moyen le plus sûr de provoquer l'émeute, c'est d'interdire la manifestation.

HELLBORN.

Le moyen le plus sûr de vaincre l'émeute, c'est de la prévenir. C'est toujours ainsi que l'on a fait avec nous.

HERMANN.

Avec vous?...

HELLBORN.

Mon Dieu, monseigneur, puisque ce mot m'est échappé, je

n'ai point à cacher que j'ai été de quelques émeutes dans ma jeunesse. Le roi, votre père, nous faisait arrêter avant que nous eussions commencé. Cela lui a toujours réussi.

HERMANN.

Alors, il faudrait selon vous?...

HELLBORN.

Empêcher les manifestants de se réunir et ensuite de circuler par groupes.

HERMANN.

Vous croyez qu'ils se laisseront faire?

HELLBORN.

Je ne le crois pas; il y aura probablement quelques têtes cassées.

HERMANN.

Probablement?

HELLBORN.

Sûrement, si vous voulez. Mais sans cela, vous serez obligé d'en casser davantage un peu plus tard.

HERMANN.

Peut-être aussi n'aurons-nous pas à en casser du tout. Avouez que cela vaudrait mieux. Pourquoi la manifestation ne serait-elle pas pacifique? La plupart de ces gens-là ne sont point méchants. Si on les laisse libres de crier tout leur saoûl, cela les soulagera et cela même les détournera de mal faire. Pourquoi pas?

HELLBORN.

Parce que c'est impossible.

HERMANN.

Pourquoi ?

HELLBORN.

Parce que cela ne s'est jamais vu.

HERMANN.

Cela ne s'est jamais vu parce qu'on n'a jamais voulu le voir. Écoutez, mon cher Hellborn : ce que fait aujourd'hui le peuple, ne me paraît point, à moi, illégitime. Je lui avais donné de grandes espérances. Mon premier acte a été de vous appeler au pouvoir, de faire de vous, chef de l'opposition, mon ministre de l'intérieur, et de présenter à l'Assemblée des seigneurs un projet de loi constitutionnelle. La loi a été votée, mais après des modifications qui la rendent tout à fait dérisoire, vous le savez. Les ouvriers, à qui l'espoir des réformes politiques avait fait prendre patience et qui s'étaient rejetés sur cette pâture, ceux surtout qui, uniquement, à cause de cela, avaient consenti à ne point prolonger les grèves, s'aperçoivent qu'ils ont été dupes. Les grèves ont recommencé. La manifestation d'aujourd'hui a pour but de réclamer le suffrage universel, en sorte que les élections à la future Chambre se fassent sur cette question. Si, peut-être, le peuple demande trop, et surtout trop tôt, c'est qu'on lui a donné trop peu. Je suis le roi de tous mes sujets, riches ou pauvres. C'est le droit de remontrance pacifique de ceux-ci à ceux-là que je veux défendre et que je défendrai.

HELLBORN.

J'ai l'honneur de donner ma démission à Votre Altesse royale.

HERMANN.

Soit! C'est étonnant comme j'ai de la peine à garder mes ministres. Je fais des choses trop simples pour eux. J'accepte

votre démission, monsieur Hellborn, et vous avez raison de me la donner. Votre situation est délicate. Votre conduite dans la discussion du projet de réformes vous a brouillé avec vos amis de l'ancienne opposition, sans vous ramener tout à fait les conservateurs. Mais vous sentez qu'il vous serait plus facile de vous réconcilier avec ceux-ci et de devenir décidément leur homme en sauvant la société. (Souriant). Je vous permets de dire que c'est moi qui n'ai pas voulu que vous la sauviez.

HELLBORN.

Il est facile à Votre Altesse de railler. Mais puis-je parler librement?... Si peut-être les privilégiés, y compris les bourgeois, hésitent à sacrifier leurs privilèges, vous-même, monseigneur, êtes-vous sûr, absolument sûr, que vous consentiriez, le cas échéant, à sacrifier les vôtres ? Je ne parle pas du pouvoir absolu, qui ne saurait être aujourd'hui qu'un nom et auquel vous avez déjà renoncé...

HERMANN.

Vous parlez de la couronne?... En mon âme et conscience, monsieur Hellborn, je suis détaché de tout, même de la couronne... Ne le répétez pas au moins.

HELLBORN.

On ne me croirait pas, monseigneur.

Il sort.

SCÈNE II

HERMANN, seul.

Tous les mêmes!... Cet Hellborn passait pour le plus pur des démocrates; je voulais ingénument me faire son écolier :

et, tout de suite, j'ai eu l'impression que ces grands mots de justice, de liberté, d'égalité, ces mots dont il avait vécu, auxquels il devait sa fortune et sa renommée, il les prononçait sans les sentir, peut-être même sans les comprendre, et que ses croyances politiques étaient pour lui ce que sont les croyances religieuses pour les gens du monde... Et bientôt il s'enhardissait, il affectait des airs détachés, disait en souriant qu'il y a des injustices inévitables, que le peuple est un grand enfant incapable de se gouverner lui-même, qu'il suffit de l'amuser par des promesses, et que, d'ailleurs, cela durera bien autant que nous. Et j'étais scandalisé d'entendre traiter avec cette légèreté, par cet avocat, des questions où moi, prince, je mettais toute mon âme... Et l'histoire est banale, et c'est ainsi dans tous les pays, et nous voyons qu'en fin de compte tous ces grands amis du peuple sont ou de forts durs bourgeois ou des hommes de plaisir, qui n'aiment pas le peuple, qui trouvent son abord déplaisant, qui ne l'approchent qu'en temps d'élections et qui ne font pas même la charité... Hypocrisie! Hypocrisie!... Hélas! ce n'est rien, de donner la dîme de son revenu. Mais, même parmi les riches les moins endurcis, qui donc donne la dîme?... Personne ne fait son devoir. Je voudrais essayer de faire le mien... J'ai mon viatique, moi.

Lisant une lettre.

« Oui, je vais bien penser à vous, non pas plus que les autres jours, mais avec plus d'angoisse. Je sais trop les affreux conseils de prudence que les politiques vous donneront; mais n'est-ce pas que vous ne les écouterez point? Il y a peut-être bien parmi ces pauvres gens des méchants et beaucoup d'ignorants, mais il y a surtout des malheureux... N'ayez pas peur d'eux, vous leur ami... L'âme de la foule est généreuse pour qui la traite avec générosité. Enchaînez-la par la confiance que vous lui montrerez. Songez, mon cher seigneur! Si un seul des pauvres de Jésus, de ceux qui sont bons et qui souffrent injustement,

allait être tué par vous, par vous son protecteur naturel, et cela pour avoir crié sa misère! Au nom de notre amour, ne verse pas le sang des malheureux. »... Ah! petite Frida!

SCÈNE III

HERMANN, OTTO, puis L'OFFICIER D'ORDONNANCE.

OTTO, entrant à droite.

Peut-on te dire un mot?

HERMANN.

Le moment n'est peut-être pas des mieux choisis...

OTTO.

C'est qu'on ne te voit pas comme on veut. Et puis, je vais te dire... je n'ai pas eu le choix du moment. D'ailleurs, aujourd'hui ou un autre jour... Pour moi, je suis bien tranquille.

HERMANN.

Tant que cela?

OTTO.

Oui, quoique tu ne fasses pas grand'chose pour rassurer les gens paisibles, soit dit sans reproche. Je connais tes idées. Tu t'imagines que tes dix mille prolétaires vont faire gentiment leur petite promenade, et qu'il n'y a qu'à ne pas les contrarier pour qu'ils restent sages... J'en doute fort, mais je raisonne...

HERMANN.

Voyons?...

OTTO.

De deux choses l'une : ou tu vois juste, et tout se passera en douceur; ou tu te trompes, et alors tu feras comme on a fait avant toi, tu te défendras... Évidemment, nous n'en avons pas pour longtemps; mais la machine durera bien autant que nous. Je n'en demande pas plus, moi.

HERMANN.

Brave cœur!

OTTO.

Mais parlons de mon affaire. Je t'en ai déjà dit un mot il y a quelques jours.

HERMANN.

Cette concession de mines?

OTTO.

Oui. Le baron Grünig donnerait la forte somme.

HERMANN.

Cela veut dire?

OTTO.

Mon Dieu... cela est assez clair.

HERMANN.

Enfin, quoi?... il m'offrirait de l'argent?

OTTO.

Je ne dis pas cela. Tu aurais toujours le droit d'ignorer... Dans toutes choses il y a la façon. Mais les temps sont durs; les têtes couronnées manquent d'argent de poche. Wilhelmine elle-même ne serait pas fâchée... pour ses bonnes œuvres... Enfin, trois millions sont bons à prendre.

HERMANN.

Inutile de continuer, tu sais.

OTTO.

Pourquoi?...

HERMANN.

Tu ne comprends pas ?

OTTO.

Non.

HERMANN.

C'est juste, tu ne peux pas comprendre.

OTTO.

Voyons, Hermann, ce n'est pas sérieux? Qu'as-tu à reprocher au baron ?

HERMANN.

Je n'ai rien contre lui. Je ne veux pas, voilà tout. Je trouve que dans cette affaire les propriétaires du sol ont un droit de priorité, et, puisqu'ils présentent des garanties...

OTTO.

Moins que le baron. Il possède en Alfanie soixante mille hectares de forêts. Nous lui devons les tramways de Marbourg.

HERMANN.

C'est-à-dire qu'il nous les doit, malheureusement. J'estime, pour moi, que le baron a assez d'autres moyens de faire travailler son demi-milliard, et que ce n'est pas le moment, quand la question sociale est arrivée à l'état aigu, d'accorder des privilèges à ceux qui sont déjà trop riches. Mes raisons sont limpides, comme tu vois.

OTTO.

J'aurais bien des choses à te répondre, et même des choses sensées, mais je perdrais mon temps. Aujourd'hui, tu es buté... Nous en reparlerons. Seulement, écoute. Tu me mets dans une situation un peu fausse vis-à-vis du baron. Je lui avais fait espérer... Dans tous les cas, il me semble que nous lui devons bien une petite compensation.

HERMANN.

Une compensation à quoi?

OTTO.

A ce que ton refus lui fait perdre.

HERMANN.

Qu'est-ce que mon refus lui fait perdre?

OTTO.

Dame! ce qu'il te demandait.

HERMANN.

Tu as une logique!

OTTO.

Enfin, je me trouve un peu engagé avec Grünig. Et quand ce ne serait que pour me tirer d'embarras, il me semble que tu pourrais faire pour lui quelque chose qui l'aidât à patienter, et surtout qui lui prouvât que je me suis occupé de lui. Songe que le baron est une puissance et qu'il serait maladroit de le mécontenter... Au reste, un rien le ravirait... une simple marque d'estime, et qui ne te coûterait pas un sou...

HERMANN.

Enfin, quoi?

OTTO.

Mais... le grand cordon de l'Aigle-Bleu, par exemple.

HERMANN.

Le grand cordon de l'Aigle-Bleu au baron Grünig ?

OTTO.

Mon Dieu...

HERMANN.

Dis-moi ses titres.

OTTO.

Mais... son argent.

HERMANN.

C'est tout ?

OTTO.

Qu'est-ce qu'il te faut ?... Tu refuses encore ?

HERMANN.

Ah ! oui, je refuse !

OTTO.

Tu n'es pas aimable. Je te croyais plus... Voyons, qu'est-ce que tu as contre moi ?

HERMANN.

Tu veux le savoir ?

OTTO.

Oui, j'aime autant.

HERMANN.

Tu y tiens beaucoup ?

OTTO.

Mais va donc !

HERMANN.

Eh bien ! j'ai que la pensée d'être ici ton complice me fait horreur. Veux-tu que je te dise pourquoi tu viens mendier pour ce pauvre baron Grünig ? C'est que cet homme te tient à la gorge, toi, deuxième prince de sang ; c'est que tu lui dois plus de douze millions et qu'il juge que l'heure est venue de t'acquitter. C'est que ce matin même tu as reçu la visite de son homme d'affaires qui t'apportait ses dernières sommations. L'ingrat ne se souvient plus qu'il a été ton cher ami, qu'en retour de l'honneur que tu lui faisais d'être son hôte, tu te contentais d'un modeste bénéfice de cinquante mille francs chaque soir au baccara... Oui, c'était réglé comme un papier à musique. C'était ton indemnité de déplacement, et même tu ne te déplaçais que pour l'indemnité. Il trouve maintenant que c'est trop cher, surtout en y joignant les autres petites sommes que tu daignais lui emprunter. Il trouve que l'honneur de ton amitié ne vaut plus cela, qu'il a fait un marché de dupe. Et il te met en demeure de payer, de n'importe quelle façon. Ah ! oui, tu es un joli prince ! Ta femme, ta pauvre femme, qui pendant ce temps-là vit comme une recluse, écrasée sous la honte et la douleur, sanglotait encore l'autre jour en me parlant de toi. Tu as si follement et si brutalement abusé de tout que tu en es maintenant à rechercher les sensations... excentriques, celles qui mènent au bagne les simples particuliers. Tu as commencé par descendre aux jupes crottées, filles de la rue ou servantes, et tu te déguisais pour courir des aventures de taverne. Puis cela ne t'a plus suffi. Une des occupations de la police est de te protéger. Non, non, je ne paierai pas à cet homme l'argent de tes vices ; la royauté n'est pas un brigandage.

OTTO.

Qu'est-ce que tu veux? quand on s'ennuie! Et si tu savais comme je m'ennuie!... Je t'avertis d'ailleurs que tout ce que tu viens de dire est très exagéré... Mais enfin, puisque tu sais tout, et même un peu plus qu'il n'y en a, tire-moi de là ! Tu vois bien que, si je t'ai parlé, c'est que je ne pouvais pas faire autrement. Que veux-tu que je devienne ?

HERMANN.

Arrange-toi, vends un château. Celui de Grotenbach est ta propriété personnelle.

OTTO.

Grevé d'hypothèques, mon pauvre Hermann.

HERMANN.

Fais-toi l'ami intime de quelque autre banquier.

OTTO.

Alors tu ne veux rien faire pour moi? Remarque comme je suis patient... Après tout, je suis ton frère et si cela te donne certains droits, comme de me dire des choses désagréables, cela te crée, ce me semble, certains devoirs...

HERMANN.

Eh! qu'est-ce que cela fait que tu sois mon frère? Comme si cela signifiait quelque chose chez nous autres! Nous sommes-nous jamais aimés? Nous sommes-nous seulement connus? Est-ce que je ne sais pas, d'ailleurs, que tu me hais?

OTTO.

Moi?...

On entend crier du dehors: « Vive le prince Otto! »

HERMANN.

Entends-tu ce que crient ces gens-là?

OTTO.

Non.

HERMANN.

Ils crient : « Vive le prince Otto ! »

OTTO.

Tiens, c'est ma foi vrai. Qu'est-ce que j'y peux? Ce n'est pas un cri séditieux... Si j'étais l'aîné, ils crieraient : « Vive le prince Hermann ! » C'est clair comme le jour.

HERMANN.

Sais-tu qui les a payés?

OTTO.

Ce n'est toujours pas moi, je ne suis pas assez riche pour cela.

HERMANN.

C'est toi; et c'est toi qui as fait afficher dans la ville les placards que j'ai fait déchirer ce matin, où l'on me dénonce au peuple comme jouant un double jeu, libéral dans mes déclarations publiques, mais secrètement allié à la réaction... Ne nie pas, j'ai les preuves.

OTTO.

Quelles preuves? Des rapports de policiers qui font du zèle... Tu me dis tout cela pour te dispenser de me rendre le petit service que je te demandais... Tu as tort, Hermann, je t'assure que tu as tort.

HERMANN.

Écoute ! (Entre un officier d'ordonnance.) Eh bien?

L'OFFICIER.

La manifestation s'est mise en marche à l'heure annoncée. Dix mille hommes environ, quelques centaines de femmes et d'enfants. Ça a été très calme d'abord. Mais tout à coup, à l'angle du quai Saint-Pierre et de la rue de la Mégisserie, Awdotia Latanief a déployé le drapeau noir...

HERMANN.

Encore elle!...

L'OFFICIER.

On le lui a arraché; il y a eu des coups échangés. Rien de très grave pourtant... Awdotia, qui résistait, a été conduite au poste avec trois ou quatre ouvriers grévistes. La manifestation continue son chemin, pacifique en apparence, presque silencieuse. Quels sont les ordres de Votre Altesse royale?

HERMANN.

Les mêmes : qu'on laisse faire.

L'OFFICIER.

Les manifestants vont passer sur le quai de la Ferronnerie. On pourra facilement les voir des fenêtres de la salle du Trône.

Otto ricane.

HERMANN.

J'y ai pensé, merci... (L'officier sort. — A Otto.) Qu'as-tu à rire?

OTTO.

Je pense que tu auras beau faire, tu finiras, bon gré mal gré, par où tu aurais dû commencer. Va, va, j'aurai le plaisir exquis de te voir tirer sur ce bon peuple, en qui tu as tant de confiance et que tu aimes tant.

HERMANN.

Mais c'est abominable, ce que tu dis là!

OTTO.

En quoi? Je constate ce qui est. Qui espères-tu tromper? Les sentiments que tu affiches sont contradictoires à ta fonction. Si tu éprouvais réellement ces sentiments ou si tu étais capable de les garder jusqu'au bout, tu n'aurais qu'une chose à faire : t'en aller. Or, tu ne t'en iras pas. Tu resteras pour nous défendre, — à coups de fusil, s'il le faut, — et tu massacreras de pauvres diables parmi lesquels il y aura certainement de braves gens, parce que tu ne pourras pas faire autrement. Te voir patauger dans ces contradictions, ce sera ma première vengeance, à moi qui ne fais pas de phrases et qui ne me pique pas de justice ni de charité... Et puis, j'attendrai. Je te parle bien tranquillement, selon ma coutume, mais tu m'as dit tout à l'heure des choses que je ne permets à personne de me dire, pas même à toi... Et je t'avertis que je m'en souviendrai.

HERMANN.

A la bonne heure, je reconnais mon frère... Je ne te retiens pas, tu sais? Je vais voir passer ces malheureux...

Il sort par la gauche.

OTTO, seul.

Va, grand cœur! âme généreuse! Je n'aurais eu pourtant qu'un mot à dire pour rabattre tant de vertu. (Wilhelmine entre, très agitée.) Mais ce n'est pas à toi que je le dirai...

SCÈNE V

OTTO, WILHELMINE.

OTTO.

Vous cherchez Hermann, madame ?

WILHELMINE.

Je veux lui parler, je le dois.

OTTO.

Ah! oui, il nous met là dans un joli pétrin! Je le lui disais tout à l'heure.

WILHELMINE.

Eh bien ?

OTTO.

Rien à faire. Quand ces rêveurs-là sont butés à une idée... Non, je n'ai j'amais vu personne mettre tant d'application et d'entêtement à se perdre... Ah ! elle peut se vanter de le bien tenir !

WILHELMINE.

Qui, elle ?

OTTO.

Rien, pardon.

WILHELMINE, *se contenant.*

Mademoiselle de Thalberg, n'est-ce pas ?

OTTO.

Je vous ferai remarquer, ma chère Wilhelmine, que c'est vous qui l'avez nommée.

WILHELMINE.

Alors, c'est elle ?

OTTO.

Oh ! je ne trahis pas un grand secret en répétant, après tout le monde, qu'elle le gouverne absolument, qu'il ne voit rien que par ses yeux et ne fait rien que par ses ordres. C'est pour elle qu'il avait gracié Awdotia Latanief; vous vous rappelez que ç'a été son premier acte souverain, et vous voyez comme ça lui a réussi.

WILHELMINE.

Vous êtes sûr de cela, Otto ?

OTTO.

Vous ne le saviez pas ?

WILHELMINE.

Ne parlez pas à la légère, Otto. Chacune de vos paroles me fait une plaie au plus profond du cœur.

OTTO.

Eh ! ma chère Wilhelmine, je dis ce qui est... Vous, moi, nous tous, nous sommes présentement entre les mains de cette petite aventurière, voilà la vérité. Si dix mille insurgés parcourent triomphalement les rues de la ville, c'est parce que mademoiselle Frida ne veut pas qu'on les dérange. Et voilà comment se fait l'histoire et comment se perdent les royaumes!

WILHELMINE.

Non, Otto, je ne veux pas vous croire. Si cela était vrai,

d'abord, il la garderait auprès de lui, il ne voudrait pas se séparer d'elle... Cette fille l'a amusé par ses bizarreries, puis il s'est attaché à elle, comme il arrive, justement par le bien qu'il lui avait fait. Rien de plus, je le jurerais.

OTTO.

Alors pourquoi, est-ce vous qui l'avez nommée la première ?

WILHELMINE.

Parce que je crains tout, parce que je suis folle... Mais enfin voilà un mois qu'elle est chez son grand-oncle, le marquis de Frauenlaub ?

OTTO.

Chez son grand-oncle ?

WILHELMINE.

Oui... Est-ce qu'elle n'est pas chez son grand-oncle ?

OTTO.

C'est possible. Où demeure-t-il ?

WILHELMINE.

Mais au château de Frauenlaub.

OTTO.

Ah?

WILHELMINE.

Que signifie ce « Ah ? »

OTTO.

Rien ; cette petite n'a pas de compte à nous rendre, après tout ; si elle s'amuse, ce n'est pas moi qui l'en empêcherai.

WILHELMINE.

Quoi donc ? Qu'y a-t-il ?

OTTO.

Il y a qu'un de mes amis intimes, étant à la chasse la semaine dernière, prétend avoir rencontré aux environs de Löwenberg, le château d'été du roi, c'est-à-dire à huit ou dix lieues de Frauenlaùb, une jeune femme voilée, qui ressemblait singulièrement à mademoiselle de Thalberg... Mais j'y songe ! cela même doit vous rassurer : car je ne sache pas qu'Hermann, accablé d'affaires comme il est, ait quitté Marbourg depuis un mois. (Wilhelmine pâlit.) Qu'avez-vous ?

WILHELMINE.

Hermann est allé plusieurs fois à Löwenberg prendre des nouvelles du roi.

OTTO.

Ma pauvre Wilhelmine...

WILHELMINE.

Laissez-moi, Otto, laissez-moi, je vous en prie.

OTTO.

Volontiers, car voici mon cher frère et je l'ai assez vu aujourd'hui.

Il sort.

SCÈNE V

WILHELMINE, HERMANN.

WILHELMINE, à elle-même.

Ainsi... cette fille... c'était vrai !... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit à présent... (Hermann entre.) Donc, vous persistez à autoriser cette manifestation ?

HERMANN.

Ma parole est engagée, madame, et quand je voudrais la retirer, il n'est plus temps.

WILHELMINE.

Ce qu'ils ont déjà fait vous dégage... Il serait temps encore, si vous vouliez.

HERMANN.

Eh bien donc, je ne veux pas.

WILHELMINE.

Mais vous vous perdez !

HERMANN.

On me l'a déjà dit, mais rien n'est moins sûr. Mon sentiment est que ces gens rentreront tranquillement chez eux, après avoir fait connaître leurs vœux, comme c'est leur droit.

WILHELMINE.

Leur droit ! Ne voyez-vous pas que, quand bien même ils ne commettraient aujourd'hui aucune violence, ce prétendu droit de remontrance publique serait la négation de votre droit à vous, de ce droit royal dont je n'ose vous faire ressouvenir que parce qu'il est leur meilleure sauvegarde à eux !

HERMANN.

Ils souffrent, je leur laisse la liberté de la plainte.

WILHELMINE.

Une plainte qui s'exhale par des milliers de bouches et qui se promène par les rues n'est plus une plainte, mais une menace... Pensez à tous ceux qui sont derrière vous, à votre noblesse, à votre armée, à tant de braves gens qui se

feraient tuer pour vous, et qui, étant à vous, ont mis en vous leur confiance, en vous, leur maître et leur défenseur.

HERMANN.

Je suis le défenseur des autres aussi. Ne suis-je roi que pour monter la garde autour des privilèges et des coffres-forts des satisfaits? Car, Dieu merci! on dirait qu'un souverain n'est aujourd'hui qu'un gendarme au service des propriétaires! Je n'accepte point ce rôle! Vous me sommez d'être roi? Eh bien! je ramène la royauté à sa fonction primitive, qui est d'abord de protéger les humbles et les petits. Je veux être avec ceux qui pâtissent le plus. Une grande part de ce qu'ils demandent est juste; j'en suis sûr, j'ai étudié les questions. Vous ne savez pas ce que sont certaines vies de pauvres. Et comment en auriez-vous même une idée? Vous n'avez jamais vu cela que de si loin! Moi, je sais, j'ai tâché de me figurer. Et, à cause de cela, je vous le dis, les brutalités mêmes de la populace me font moins horreur que l'injustice hypocrite et la dureté polie de certains riches et de certains grands seigneurs. Ceux-là en réalité me sont plus étrangers, me semblent moins mes frères que les gens du peuple. Aujourd'hui même, savez-vous d'où vient tout le mal? Il vient de ce que les riches n'ont pas le courage de devenir moins riches. Il n'y a au fond rien autre chose. C'est là l'obstacle à tout, l'obstacle insurmontable. Et c'est cela qui m'emplit de colère.

WILHELMINE.

Soit! Il n'y a qu'orgueil et dureté en haut, vertu et désintéressement en bas. Je ne vous parlerai donc point du dévouement de la plupart de vos gentilshommes, ni des traditions d'honneur et d'héroïsme de nos vieilles maisons; et je ne vous dirai pas non plus qu'il y a peut-être des riches qui sont des hommes de bonne volonté. J'admets cet égoïsme des heureux: pensez-vous qu'il soit bon de l'exaspérer encore

en leur faisant peur? ou que le meilleur moyen de les incliner à l'esprit de sacrifice, ce soit de laisser passer sous leurs fenêtres, par une tolérance qui est presque une complicité, la brutale menace d'une révolution? Vous vous plaignez d'être mal compris et mal secondé par eux? Mais, si vous voulez qu'ils fassent cet effort de travailler avec vous, fût-ce contre eux-mêmes, ne refusez point de rester avec eux !... C'est trop vous demander ?... Au moins n'aidez pas à leur défaite. Concevez-vous seulement ce qui viendrait après? ou pouvez-vous l'envisager sans effroi ?... Oh! je vous assure que ce n'est pas pour moi que je parle. Il y a longtemps que, de la royauté, je vois surtout les obligations et que, de la couronne, je sens uniquement les épines. Me croyez-vous égoïste à la manière de vos bourgeois? Croyez-vous que je songe à moi dans tout ceci? Je songe comme vous à ces misérables, et je dis qu'il est de leur intérêt que nous nous défendions contre eux, car nous sommes leur dernier rempart contre des maux pires que ceux dont ils se plaignent... L'objet de la royauté, c'est le maintien d'une hiérarchie voulue de Dieu, par laquelle l'ordre subsiste, ce premier bien des peuples; où chacun à sa place, obéissant et se dévouant, travaille par là même à son salut éternel, et où ceux-là surtout se dévouent qui ont mission de commander... Ah! toutes les compassions, toutes les charités, toutes les miséricordes, ayons-les, pourvu que nous nous tenions attachés à notre principe, qui seul peut les rendre efficaces. Maintenez votre pouvoir entier, au nom même de votre rêve : car ce que vous rêvez, ce n'est assurément pas la foule aveugle et stupide qui saura le réaliser.

HERMANN.

Aveugle et stupide? Oui, c'est ce qu'on répète toujours. Et c'est pour cela que je souhaite de toute mon âme que les manifestants restent calmes jusqu'à la fin; et, pour qu'ils en aient tout le mérite et, par suite, tout le bénéfice, je

veux les laisser libres, et cela, jusqu'à la dernière minute où je le pourrai. Les révolutionnaires prétendent, eux, que c'est la répression qui fait l'émeute. Je veux voir si c'est vrai, voilà tout.

WILHELMINE.

Mais c'est une partie insensée que vous jouez là! Mais ce que vous exposez ne vous appartient pas à vous seul. Le pouvoir royal est un patrimoine dont chaque roi n'est que dépositaire, et qu'il doit transmettre intact. Si l'intérêt de la meilleure partie de votre peuple et si votre propre danger vous touche peu, au moins, songez à votre fils, ne lui perdez pas sa couronne.

HERMANN.

Nul ne peut dire en ce moment si je la perds ou si je l'assure. Je tente une épreuve. Je veux voir si ce peuple que j'aime et qui doit le savoir est capable de m'aider en se contenant lui-même, ou s'il n'est que la brute violente que vous redoutez. Le bien qui sortira de cette expérience, si elle réussit, vaut assurément que nous courions quelques risques. Un nouvel état de choses nous fait des devoirs nouveaux, des devoirs plus aventureux, et nous met en demeure d'oser plus qu'autrefois dans la bonté. Il convient aujourd'hui qu'un souverain hasarde beaucoup pour tout sauver. Et, quand je hasarderais même...

WILHELMINE.

N'achevez pas, Hermann! Ce n'est pas vous qui parlez ainsi. Ce que je refusais de croire n'est que trop vrai. Osez dire que cette folie vous vient de vous seul, que vous ne subissez aucune influence et qu'il n'y a, entre vous et moi, que vos propres pensées?

HERMANN.

Qu'entendez-vous par là? Eh! madame, si je me trompe,

laissez-moi, du moins, la responsabilité de mon erreur ! Je suis assez fort pour la porter tout seul. Si j'étais homme à subir une volonté étrangère, apparemment j'eusse cédé à la vôtre; car Dieu merci ! je ne croyais pas qu'une femme pût mettre tant d'acharnement, à demander quoi?... Du sang ! On n'est point archiduchesse à ce point !

WILHELMINE.

Pourquoi me prêter ce rôle odieux? Oui, ce que j'ai le courage de vous rappeler, c'est un devoir ingrat et dur : mais c'est le plus évident, le plus pressant, le plus impérieux de vos devoirs. Et je dis que vous n'y échapperez point et qu'il vous ressaisira au sortir de vos songes. Quelque chose de plus fort que vous, votre naissance, votre rang, pèse sur vous. Vous soustraire à ce joug serait forfaire à l'honneur ! Ce sont vos aïeux qui ont fait l'Alfanie. Vous ne pouvez les trahir, vous ne pouvez trahir les autres rois à qui vous êtes liés à travers les pays et les âges et parmi lesquels, souvenez-vous-en, il y a eu des martyrs. Vous ne pouvez absoudre leur échafaud. Vous êtes né de ce côté-ci du champ de bataille, tant pis pour vous ! Quand vous voudriez être transfuge, l'autre camp ne vous croirait pas. Prenez-en votre parti et demeurez avec nous. Et si tout craque sous nos pieds, tombons à notre poste ! Trente générations, depuis Conrad Ier, qui fonda Marbourg, depuis Christian III, qui sauva la chrétienté, jusqu'à votre grand-père, qui acheva l'unité du royaume, jusqu'à votre père, qui fut roi comme on est prêtre, et dont la ferme volonté assura à son peuple un demi-siècle de paix, trente générations de rois vous obligent !

HERMANN.

Moins que ma conscience, madame... (L'officier rentre.) Quelles nouvelles ?

L'OFFICIER.

Les manifestants continuent à être silencieux, au point qu'on entend leurs pas, comme ceux d'une armée en marche. Ils sont revenus à la grande grille et veulent entrer dans le jardin royal.

HERMANN.

Qu'on leur ouvre!

WILHELMINE.

Mais...

HERMANN.

J'ai dit.

WILHELMINE.

Vous ne ferez pas cela?

HERMANN.

Allez! (L'officier sort.) Madame, vous prenez souvent plaisir à me rappeler mon pouvoir et mes droits. Or, si je suis roi, je le suis aussi pour vous, et si je suis de droit divin, c'est apparemment Dieu qui m'inspire cette conduite même dont vous êtes scandalisée...

WILHELMINE.

Soit... Je vais veiller à la sûreté de votre fils, et je reviens prendre ma place auprès de vous, quoi qu'il arrive.

HERMANN.

Eh, madame, je vous dis qu'il n'arrivera rien.

WILHELMINE.

Dieu vous entende, Hermann!

Elle sort.

SCÈNE VII

HERMANN, puis RENAUD.

HERMANN, seul. On entend les murmures de la foule.

Voici une des minutes les plus singulières de ma vie. Il me semble que je joue à pile ou face sur la douceur ou la férocité, sur le bon sens ou la stupidité de la foule. L'enjeu, c'est tout ce que j'ai cru jusqu'à présent. Je tente une épreuve d'où je sortirai affermi dans mes plus chères idées, ou vidé de toute illusion et dégoûté des hommes à jamais... (Renaud entre.)... Renaud! mon cher Renaud! N'est-ce pas que tu m'approuves? N'est-ce pas que j'ai raison d'avoir confiance? (Allant à la fenêtre.) De cette fenêtre, maintenant, je puis les voir... Le flot du peuple jaillit par la grille ouverte, s'avance en s'élargissant... Je distingue presque les figures des premiers rangs... Elles sont laides... Il y en a de méchantes. Évidemment, ce qui enflamme ceux-ci, ce n'est pas une idée de justice. Ils sont, sans doute, aussi durs, aussi impitoyables et moins policés que les riches contre lesquels ils s'insurgent... Quelle société ces brutes nous referaient-elles?... Mais, après tout, de quel droit leur prêté-je de bas sentiments sur la foi de leurs visages convulsionnés? Toute passion où il entre de la colère enlaidit et déforme les traits... En quoi ces faces inquiétantes diffèrent-elles de celles des soldats qui se ruent dans la mêlée?... Et puis, à côté de ces têtes de fauves, il y en a d'autres... si pâles... si douloureuses... Cette tête de jeune fille, blonde, l'air un peu sauvage et très fière... et puis, aussi, des faces ascétiques, des faces d'illuminés... Que va-t-il sortir de là?... Mon Dieu, faites que ce peuple ne soit pas méchant! Faites que ce peuple comprenne!...

RENAUD.

Oh! moi, je te l'ai déjà dit, je te plains. Fais comme tu voudras, tu es sûr de mal faire. C'est triste d'être prince et de sang royal à l'heure qu'il est, à moins d'être un nigaud ou un bandit. Moi, j'en ai assez; je souffre décidément plus des contraintes, des mensonges, des violences et des servitudes de notre état que je ne jouis des misérables plaisirs de vanité qu'il comporte Je me suis rendu compte de cela une fois pour toutes. Je n'ai plus soif que d'une chose, c'est d'être simplement une tête dans la foule. Cette idée-là m'obsède depuis la mort de mon père. (Présentant un papier) Tiens, signe-moi ce brevet que j'ai fait préparer, comme nous en étions convenus.

HERMANN.

Tu le veux?

RENAUD.

Je t'en prie.

HERMANN.

Tu n'auras pas de regrets?

Il signe.

RENAUD.

Non... Merci, tu viens de m'affranchir; à partir de cet instant, je ne suis plus que Jean Keller, enseigne de vaisseau. Je respire enfin.

HERMANN.

Tu pars bientôt?

RENAUD.

J'embarque demain. J'emmène une femme que j'aime et que je ne pourrais épouser si je restais prince. C'est une petite gymnaste, Lollia Tosti. Mon Dieu! oui... elle est très

belle et très pure. Cette union est éminemment raisonnable, tout à fait digne d'un homme libre et d'un enfant de Dieu, et ne paraîtra blâmable qn'aux esprits bornés et grossiers. Nous nous marierons là-bas, très loin... J'emporte de quoi vivre commodément... Je me demande si c'est bien honnête pourtant, mais on est toujours lâche par quelque point; je crains la pauvreté pour mon amie et je me dis qu'après tout, ce que je possède sans l'avoir gagné est le salaire de ce que mes aïeux, quelques-uns du moins, ont pu faire pour le bien du royaume, comme on dit... Adieu donc, mon pauvre Hermann.

HERMANN, toujours à sa fenêtre.

Ils approchent... Les voilà arrivés près de la grille basse du fossé... (Cris au dehors) Renaud, entends-tu?

On crie « Awdotia, Awdotia » sur l'air des lampions.

RENAUD.

Oui.

HERMANN.

Qu'est-ce qu'ils crient?

RENAUD

Parbleu, ils ne crient pas : « Vive le roi! » Ils veulent que tu leur rendes Awdotia, et je les comprends. Leur amie est une personne très déraisonnable et très dangereuse pour nous autres; mais très originale aussi en vérité, et la seule à ma connaissanee qui pratique la charité absolue, excepté toutefois envers nous.

HERMANN.

La leur rendre? Mais je ne puis pas, Renaud, je ne puis pas, je t'en prends à témoin. Le drapeau qu'elle promenait est l'étendard de l'insurrection; il exprime le désespoir, la nécessité de recourir aux moyens suprêmes. Or, le peuple n'en est pas là, le peuple n'a pas le droit de signifier qu'il

en est là, puisque son prince l'aime, qu'il a confiance en lui et ne lui veut que du bien. Ils étaient prévenus, c'est eux qui rompent le pacte... Voici le moment précis où la manifestation devient émeute. Et si je cède... tout croûle... il n'y a plus rien... rien. Je ne dois pas... non, je ne dois pas. Ce serait lâche!... Je vais me montrer... je vais leur dire...

RENAUD.

Ils vont te huer, mon pauvre Hermann. As-tu une tête de boucher? as-tu le mufle et le tonnerre de Danton pour haranguer le peuple? Mais regarde-nous donc... ces fonctions-là ne conviennent pas à notre genre de beauté.

HERMANN.

Alors tu m'abandonnes, Renaud? Tu m'abandonnes au moment où je suis le plus malheureux, et quand tous les autres m'ont déjà abandonné! Car, vois-tu, je sens autour de moi le désaveu et le recul de tous ceux qui vivent de la royauté, de tous ceux qui comptaient sur moi, comme sur le premier gendarme du pays. Voilà que j'ai contre moi le peuple, parce que je suis prince, et tout le reste de la nation parce que j'aime le peuple. Et c'est l'heure que tu choisis pour me quitter?

RENAUD.

Je ne l'ai pas choisie, Hermann; mais que veux-tu que je fasse ici? Je ne puis t'être bon à rien. Tout le monde me considère comme un fou, parce que j'ai voulu vivre à ma guise... Donc, je m'en vais, je renonce avec enthousiasme à mes droits éventuels à la couronne; je m'évade de la royauté, je disparais... C'est très bon de disparaître... Adieu, Hermann.

HERMANN.

Adieu, Renaud.

Il sort.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, WILHELMINE, puis L'OFFICIER.

WILHELMINE.

Hermann, savez-vous ce qu'ils ont fait? Ils ont jeté des pierres dans l'appartement de votre fils, qui a failli être atteint. L'enfant a eu une crise terrible. Je l'ai fait transporter dans une autre chambre et j'ai laissé son médecin auprès de lui.

HERMANN.

Pauvre petit!

WILHELMINE, à la fenêtre.

Et tenez! ils sont revenus sur leurs pas! Ils enfoncent une des portes du palais, avec des madriers et des barres de fer... Regardez! Ce cavalier qu'ils arrachent de sa selle... (Une pierre casse une vitre et rase le visage de Wilhelmine.) Ah!...

HERMANN, allant à elle.

Wilhelmine!...

WILHELMINE.

Ce n'est rien... Mais on égorge vos soldats sous vos fenêtres... défendez-les... Les soldats sont du peuple aussi.

L'OFFICIER.

Le général attend les ordres de Votre Altesse royale.

HERMANN.

Allons! C'est eux qui l'auront voulu.

L'OFFICIER.

Que faut-il qu'il fasse?

HERMANN.

Son devoir. (L'officier sort.) Ah! les brutes! les brutes! les brutes!... Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi? (On entend trois roulements de tambours pour les sommations; un moment de silence, puis Hermann va à la fenêtre.) Non! je ne veux pas! je ne veux pas! arrêtez! (Bruit de fusillade, cris, puis grand silence. Wilhelmine tombe à genoux, Hermann reste pétrifié, l'officier rentre.) Des morts?

L'OFFICIER.

Oui, monseigneur.

WILHELMINE.

Des femmes? des enfants?

L'OFFICIER.

Oui, madame.

WILHELMINE.

Qu'on dresse la liste des victimes et qu'on me l'envoie.

L'OFFICIER.

Oui, madame.

HERMANN.

Allez!... (L'officier sort. — A Wilhelmine.) Eh bien! vous êtes contente?

WILHELMINE.

Ne me dites pas de paroles dures, Hermann, c'est trop

injuste et cela me fait trop de mal. J'ai comme vous le cœur brisé. Et c'est pour cela que je viens à vous, afin que dans cette épreuve vous sentiez auprès de vous quelqu'un qui vous aime. Je voudrais vous être bonne à quelque chose, vous consoler, vous réconforter un peu...

HERMANN.

Non, Wilhelmine, laissez-moi. De nous deux, c'est moi qui ai des faiblesses de femme; je vois que je vous fais pitié et je ne le veux pas. J'ai besoin d'être seul... Dès que je le pourrai, j'irai me réfugier à Löwenberg.

WILHELMINE.

A Löwenberg?

HERMANN.

Oui; là seulement, dans les grands bois, je m'apaiserai, j'oublierai.

WILHELMINE.

A Löwenberg? Mais, Hermann, il est impossible que vous songiez à quitter Marbourg en ce moment.

HERMANN.

J'attendrai ce qu'il faudra. Mais, selon toute apparence, le peuple a son compte, du moins pour un temps... J'espère donc pouvoir, dans quelques jours, aller à Löwenberg, auprès de mon père.

WILHELMINE.

J'irai avec vous, Hermann. J'ai bien réfléchi; je serai pour vous ce que je n'ai pas su être aux premiers temps de notre mariage. Vous me direz ce qui vous déplaît en moi, et je tâcherai de m'en corriger. Je m'intéresserai à ce qui

vous intéresse ; je ne vous froisserai plus, je ne vous contredirai plus, j'essaierai d'entrer dans vos idées...

HERMANN.

Mes idées, est-ce que j'en ai encore? Non, Wilhelmine, non. Je viens de sauver, — et cela a coûté du sang, — la chose à laquelle vous tenez le plus au monde : votre pouvoir. Que vous faut-il de plus?

WILHELMINE.

Il me faut ton cœur, Hermann. Celle qui te parle, ce n'est plus l'archiduchesse, comme tu as coutume de m'appeler c'est ta femme. Ne sens-tu pas enfin que je t'aime? que si je t'ai supplié de ne pas te perdre, c'est qu'en sauvant le prince royal, tu sauvais mon mari? et que, si j'ai été maladroite et violente, c'est que je craignais... ce que je ne veux pas dire et que cette pensée me mettait hors de moi?... Prouve-moi donc que je me suis trompée, et permets-moi de te suivre.

HERMANN.

Ma chère Wilhelmine, l'effort que vous faites pour m'être douce me touche profondément. J'y voudrais répondre, et je ne puis... Pardonnez-moi... C'est dix ans plus tôt qu'il eût fallu me parler ainsi. Laissez-moi oublier en quelles circonstances votre cœur s'est ouvert et que c'est le jour où ma royauté est devenue sanglante que vous vous êtes avisée de m'aimer.

WILHELMINE.

Ainsi, vous irez seul à Löwenberg?

HERMANN.

Oui.

WILHELMINE, *éclatant.*

Pour retrouver votre maîtresse, n'est-ce pas?

HERMANN.

Ah! voilà donc le secret de ce grand changement! Vous jalouse, madame!

WILHELMINE.

Oui, jalouse! car si tu me repousses avec cette dureté, c'est que tu appartiens tout entier à cette fille qui est ton mauvais génie. Toutes tes lâchetés d'aujourd'hui, c'est elle qui en est coupable; et, si tu es tout épouvanté d'avoir fait ton devoir, ah! malheureux, c'est que tu songes au compte que tu devras lui rendre. Elle me prend mon mari; à cause d'elle tu oublies d'être père, d'être roi; je suis menacée par elle comme femme, comme mère et comme reine. Mais qu'elle prenne garde. Je me défendrai. Et par tous les moyens, entends-tu bien? J'en fais ici un grand serment.

HERMANN.

Madame, vous vous trompez, je n'ai pas de maîtresse à Löwenberg.

WILHELMINE.

A Löwenberg ou ailleurs... De grâce, ne descendez pas à mentir, prince de Marbourg.

HERMANN.

Madame, je vous donne ma parole royale que mademoiselle de Thalberg n'est pas ma maîtresse. Et maintenant, vous viendrez à Löwenberg, si vous voulez.

Il sort.

WILHELMINE.

Ah! oui, j'irai. Car si c'est ainsi, c'est pire.

ACTE QUATRIÈME

Au château d'Orsova, au milieu des bois; un salon, portes et fenêtres à droite et à gauche. Au fond un bow-window donnant sur une terrasse; une porte vitrée y est pratiquée à droite, en sorte qu'on puisse entrer par la terrasse. Piano à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

GOTLIEB, KATE.

Là où le dialogue le permet, Kate essuie vaguement les meubles.

GOTLIEB.

Répète-le un peu que ça n'est pas vrai !

KATE.

Quoi, grand-père ?

GOTLIEB.

Que tu as dansé avec ce garçon à la fête de Steinbach.

KATE.

Vous m'avez vue ?

GOTLIEB.

Je ne t'ai pas vue, mais on me l'a dit.

KATE.

Qui ça ?

GOTLIEB.

Des gens qui t'ont vue... (Nouveau geste.) Répète-le encore que ça n'est pas vrai ?

KATE.

Je ne m'en souvenais seulement plus... Mais quel mal y a-t-il à cela ?

GOTLIEB.

Cet homme-là n'est pas du pays ; personne ne savait d'où il venait, et il paraît qu'il avait de drôles de façons avec les filles. Depuis que le roi est à Löwenberg, qui est pourtant à deux lieues d'ici, on voit rôder jusque chez nous un tas de fainéants... des piqueux, des palefreniers. Je serais bien étonné si c'étaient tous d'honnêtes gens.

KATE.

En tout cas, grand-père, celui-là n'est pas un palefrenier.

GOTLIEB.

Qu'est-ce que tu en sais ?

KATE.

On voit bien ça !

GOTLIEB.

A quoi ?

KATE.

Aux manières.

GOTLIEB.

C'est peut-être un prince déguisé ?

KATE.

Je ne dis pas ça ; mais je répondrais que c'est quelqu'un de très bien.

GOTLIEB.

Quelqu'un de très bien... Raison de plus pour te méfier.

KATE.

Oui, grand-père (Un silence — Câline.) Grand-père, vous savez ce qu'on dit, que les princes sont à Löwenberg avec la princesse Wilhelmine ?

GOTLIEB, bourru.

Oui, oui.

KATE.

Vous les connaissez ?

GOTLIEB.

Si je les connais !

KATE.

Vous les avez vus souvent ?

GOTLIEB.

J'ai vu le prince Hermann tout petit quand j'étais soldat. Je l'ai encore vu, un peu plus tard, quand j'étais brosseur d'un des officiers d'ordonnance de Sa Majesté le roi... J'ai aussi rencontré le prince Otto par-ci par-là...

KATE.

Comment sont-ils ?

GOTLIEB.

Comme tout le monde... Mais ne perdons pas de temps. Madame va rentrer... Elle est allée cueillir des bouquets...

KATE.

Je sais bien pourquoi.

GOTLIEB.

Ah ?

KATE.

C'est qu'elle attend monsieur le comte ce soir... A quelle heure arrive-t-il ?

GOTLIEB, brusquement.

Je ne sais pas.

KATE.

Est-il déjà venu ?

GOTLIEB, de même.

Non.

KATE.

J'ai une idée, moi.

GOTLIEB.

Ça doit être une bêtise.

KATE.

J'ai idée qu'ils ne sont pas mariés.

GOTLIEB.

Qu'est-ce que je disais ? Et à quoi vois-tu ça ?

KATE.

A bien des choses. Pourquoi madame vit-elle ici toute seule et sans jamais sortir du parc ? Pourquoi monsieur le comte ne vient-il jamais le jour ?... Pourquoi...

GOTLIEB.

De quoi te mêles-tu?... Tu aurais mieux fait de la garder pour toi, ton idée... Et d'abord, elle ne serait pas venue à une fille qui aurait l'esprit tourné à la sagesse et qui ne songerait qu'à bien faire.

KATE.

Ah! bien, alors, si on ne peut rien dire.

SCÈNE II

LES MÊMES, FRIDA.

FRIDA, du seuil de la porte.

La dame dont je vous ai parlé n'est pas venue?

GOTLIEB.

Non, madame.

FRIDA.

Tenez, en voilà, des fleurs!

GOTLIEB.

C'est madame qui a cueilli tout ça?

FRIDA.

Mais oui, c'est moi.

GOTLIEB.

Ah bien! madame n'a pas perdu son temps.

FRIDA.

Ne dites pas comme cela, Gotlieb, je vous en ai déjà prié. Dites : Ah bien ! madame, vous n'avez pas perdu votre temps.

GOTLIEB.

Mais, c'est par respect, madame.

FRIDA.

Cela n'a rien à voir avec le respect, Gotlieb; et puis, moi, ce n'est pas votre respect que je veux, c'est un peu de votre amitié.

GOTLIEB.

Oh ! madame.

FRIDA.

C'est comme cela.

KATE.

Il faut que j'aille aux provisions, madame.

GOTLIEB.

Ne t'attarde pas à causer avec les garçons.

FRIDA.

Cela lui arrive donc quelquefois ?

GOTLIEB.

Que trop.

FRIDA.

Mais Kate est une fille sage; elle sait ce qu'il est permis de dire et d'entendre.

KATE.

Pardi !

GOTLIEB.

Vous croyez toujours le bien, vous, madame.

FRIDA.

C'est meilleur que de croire le mal et ça ne coûte pas plus cher ; et parfois on fait naître le bien en y croyant.

Kate sort.

SCÈNE III

GOTLIEB, FRIDA.

Frida met des bouquets dans des vases, Gotlieb l'aide.

GOTLIEB.

Vous êtes trop bonne pour elle, madame.

FRIDA.

Et vous, un peu défiant et grondeur, Gotlieb.

GOTLIEB.

J'ai mes raisons pour ça... Elle n'a plus que moi, je n'ai plus qu'elle ; sa sagesse est le plus clair de son bien... Aussi j'y veille... Je ne veux pas avoir de reproches à me faire, ni en recevoir des morts.

FRIDA.

Eh bien ! il faut lui dire cela, mais doucement, et surtout il faut lui faire sentir que vous l'aimez bien. (Regardant les fleurs qu'elle vient d'arranger.) Là... est-ce joli, Gotlieb ?

GOTLIEB.

On peut le dire, madame!

FRIDA.

Cela lui fera plaisir... J'ai si grand peur qu'il ne soit triste.

GOTLIEB.

Pourquoi, madame?

FRIDA.

Cette chose horrible qui s'est passée à Marbourg l'autre semaine... Cela a tant dû lui coûter d'être obligé d'en venir là...

GOTLIEB.

Oh! moi, madame, si j'étais à la place de monseigneur, ce n'est pas ça qui m'empêcherait de dormir.

FRIDA.

Gotlieb!

GOTLIEB.

Voulez-vous mon opinion?... On n'en a pas encore assez dégringolé.

FRIDA.

Comment pouvez-vous dire cela, Gotlieb?... Songez qu'on a ramassé parmi les morts des femmes et des enfants.

GOTLIEB.

C'est fâcheux, je ne dis pas, mais c'est leur faute. Pourquoi se trouvaient-ils là? Ce n'était pas leur place... Quant aux autres...

FRIDA.

Il y avait peut-être parmi eux des souffrants, des désespérés. Les riches sont quelquefois bien durs pour les pauvres. Tout n'est pas pour le mieux dans la société, Gotlieb.

GOTLIEB.

Oh! moi, madame, je n'en cherche pas si long. Il faut des riches et des pauvres parce que ça s'est toujours vu, que ça se verra toujours, et que ça ne cesserait que pour recommencer. Il est probable que c'est dans la nature... Ceux qui veulent tout changer dans le gouvernement sont la plupart des fainéants et des pas-grand'chose : je l'ai souvent remarqué. D'ailleurs, si vous voulez mon idée, ce n'est peut-être pas pour être heureux que nous avons été mis sur la terre. Et, d'un autre côté, si chacun acceptait son lot et faisait son devoir dans le coin où il est... il resterait peut-être encore de la misère, mais il y en aurait moins, c'est moi qui vous le dis.

FRIDA.

En d'autres termes, Gotlieb, si on ne cherche pas d'abord à rendre les hommes meilleurs et plus charitables, on n'arrivera jamais à les rendre moins malheureux.

GOTLIEB.

C'est bien ce que je pense, madame.

FRIDA.

Oui, mais pour que les pauvres puissent devenir meilleurs, ne faut-il pas que les riches le deviennent aussi eux-mêmes? N'est-ce pas à eux de commencer?

GOTLIEB.

C'est vrai; mais qu'est-ce que vous voulez? On ne peut pas les forcer.

FRIDA.

Qui sait ? On peut au moins les obliger à réfléchir. . Je crois que c'est là l'idée du prince... Il veut être avant tout le roi des pauvres gens.

GOTLIEB.

Qu'il soit béni pour cette idée-là. Mais, voyez-vous, il y a tout de même bien des malheureux qui le sont par leur faute, parce qu'ils ne veulent pas travailler, ni obéir. Et ça, on ne peut rien y faire. Enfin, selon moi, monseigneur est trop bon ; il rêve des choses qui ne sont pas possibles ; il a des idées qu'on n'a jamais eues dans son rang... Je ne vous fâche pas, madame ?

FRIDA.

Non, Gotlieb... Et tenez, je vous demande de vous enhardir tout à fait... J'ai un poids sur le cœur, dont je veux me délivrer... Vous aimez le prince Hermann ?... Vous lui êtes dévoué ?

GOTLIEB.

J'appartiens à monseigneur : il peut me demander ce qu'il voudra, y compris mon sang.

FRIDA.

Et non seulement vous l'aimez, mais vous l'estimez ?

GOTLIEB.

Oh ! madame, ce mot-là... de moi à lui...

FRIDA.

Répondez. Vous le croyez incapable de faire une mauvaise action, de manquer à ce que vous regardez, vous, dans votre condition, comme un devoir essentiel ?

GOTLIEB.

Oui, madame... mais je ne comprends pas bien...

FRIDA.

Quelle est votre pensée au sujet de la princesse Wilhelmine?

GOTLIEB.

Je n'en ai pas, madame. Je ne l'ai jamais guère vue. On dit qu'elle ne se montre pas souvent et qu'elle est un peu fière.

FRIDA.

Est-ce que vous croyez qu'elle a lieu d'être malheureuse?

GOTLIEB.

Comment saurais-je cela, madame?

FRIDA.

Je vous supplie de répondre, Gotlieb... Votre réponse m'importe beaucoup, parce que vous avez l'âme droite et que moi je vous estime. (Le regardant bien en face.) Quand le prince vient ici, qu'est-ce que vous pensez de lui et de moi?

GOTLIEB, très troublé.

Je ne pense rien, madame; les grands sont les grands, et je ne sais pas ce que je ferais si j'étais prince.

FRIDA.

Il ne faut pas dire cela, Gotlieb. Les princes sont des hommes, et vous avez le droit de les juger d'après l'idée que vous vous faites du bien et du mal.

GOTLIEB.

Je suis entièrement dévoué à monseigneur, j'exécute les

consignes qu'il me donne sans faire d'observations, même au dedans de moi. Je n'ai pas besoin de savoir pour obéir. Et même j'aime autant ne pas savoir.

FRIDA.

Ah! vous voyez bien que vous pensez quelque chose!

GOTLIEB.

Moi, madame?...

FRIDA, *solennelle.*

Vous me reprochiez tout à l'heure de croire toujours le bien, et moi je vous dis : Gotlieb! Gotlieb! ne croyez pas le mal.

GOTLIEB, *très ému.*

Quoi!... C'est vous qui... A moi... moi... pauvre homme... (*Lui prenant la main et la baisant.*) Non, non, madame, je ne le crois plus.

FRIDA.

Merci, Gotlieb... Et maintenant savez-vous ce que nous allons faire? Je n'ai pas assez de fleurs, et j'en ai vu de si belles, là-bas, au bord de l'étang. Mais je n'ai pas pu les atteindre. Venez avec moi, vous me les cueillerez.

GOTLIEB, *avec effusion.*

Tout ce que vous voudrez, madame.

FRIDA.

Il est admirable, cet étang, et si bleu, si bleu!

GOTLIEB.

Oui, l'étang de la Dame.

FRIDA.

On l'appelle comme cela?... Je parie qu'il y a une hissoire?... (Gotlieb fait signe que oui.) Une histoire d'amour?

GOTLIEB.

Naturellement.

FRIDA.

Et de mort?

GOTLIEB.

Dame! c'est bien souvent la même chose.

FRIDA.

C'est vrai... c'est souvent la même chose... Vous me la raconterez en marchant, Gotlieb.

GOTLIEB.

Oui, madame.

Ils sortent.

SCÈNE IV

KATE, OTTO.

Ils entrent par la droite en courant.

KATE.

Lâchez-moi, je vous dis, lâchez-moi! (Appelant.) Grand-père!

OTTO.

N'appelle pas si fort, il entendrait.

KATE.

Vous êtes farce...

OTTO.

Et, s'il entendait, il se croirait obligé de venir, et s'il venait... moi, je me tirerai toujours d'affaire, j'ai une histoire pour ces occasions-là... Mais toi, tu serais grondée...

KATE.

Et battue...

OTTO.

Et battue. (Il la quitte et va à la fenêtre.) Heureusement, il est déjà loin, ton grand-père... (A part.) Je ne m'étais pas trompé... C'est bien elle. (A Kate.) Qui est cette dame qui est avec lui ?

KATE.

C'est madame.

OTTO.

Madame qui ?

KATE.

Quand vous saurez qu'elle s'appelle la comtesse Léïfof ?

OTTO, montrant les fleurs.

Il paraît qu'elle attend quelqu'un ce soir ?

KATE.

Vous êtes bien curieux.

OTTO.

Et puis, ça m'est égal. (La rapprochant d'elle.) Tu te rappelles ce que je t'ai promis hier... (Tirant une boîte de sa poche.) Tiens.

KATE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

OTTO, l'ouvrant.

Regarde... Trouves-tu ça joli ?

KATE.

Sûr !

OTTO.

Alors, garde-les.

KATE.

Pas la peine, je ne pourrais pas les mettre.

OTTO.

Pourquoi ?

KATE.

Dame ! Qu'est-ce que je dirais au vieux ?

OTTO.

Alors n'en parlons plus.

Il remet la boîte dans sa poche.

KATE.

N'en parlons plus... Et maintenant, faut vous en aller.

OTTO.

Tout à l'heure. (Il la prend par la taille et la palpe.) Non, là, c'est vraiment dommage.

KATE.

Quoi ?

OTTO.

Ce qui t'attend, si tu continues à rouler de main en main...

KATE.

Dites donc, vous !

OTTO.

... Avec des gars qui ne te donnent pas un sou et qui te battent quand ils ont bu... Tu vois que je sais tout.

KATE.

On dit tant de choses !

OTTO.

Au lieu que si tu voulais être raisonnable...

KATE.

Montrez voir la boîte.

OTTO.

Voilà. (A part.) La séduction villageoise !

KATE.

Eh bien, donnez tout de même.

OTTO.

Et ton grand-père ?

KATE.

Oh ! je les cacherai bien... Mais je les mettrai quand je serai toute seule...

OTTO.

Tu es exquise.

KATE.

A présent faut vous en aller.

OTTO.

Pas avant de savoir où je te reverrai ?

KATE.

Où vous me reverrez ? Ça n'est pas facile.

OTTO.

Ça serait facile si tu voulais.

KATE.

Mais si je ne veux pas ?

OTTO.

Tu ne veux pas ? Pourquoi ?

KATE.

Parce que ce n'est pas mon idée.

OTTO.

Et pourquoi ce n'est-il pas ton idée ?

KATE.

Je ne peux pas dire... ça vous fâcherait.

OTTO.

Va toujours.

KATE.

Eh bien... je vous trouve trop vieux, voilà !

Elle éclate de rire.

OTTO, *la ressaisissant et l'obligeant à le regarder en face.*

Tu es bête... Tu ne sais pas ce que tu refuses. Où demeures-tu ?

Elle cesse de rire.

KATE.

Dans le pavillon de chasse, auprès de la grille. (Lui montrant la direction par la porte.) Tenez, on aperçoit un bout du toit entre les arbres.

OTTO, regardant.

Et de l'autre côté de la grille ?

KATE.

C'est l'écurie et le grenier à fourrages.

OTTO.

Excellent, ce grenier... (A lui-même, l'air un peu fou.) Les brins de paille mêlés aux cheveux... Les chaumes pointus qui piquent la peau... Ah ! revenir à la nature... à la bonne nature !... Peux-tu sortir la nuit, sans réveiller personne ?

KATE.

Oh ! monsieur.

OTTO.

Peux-tu ?

KATE.

Tout de même.

OTTO.

Qu'est-ce que tu dirais du grenier ?

KATE.

Oh ! monsieur, ça serait mal.

OTTO.

Puisque je t'épouserai !... Je ne te l'ai pas dit ?

KATE.

Non, vous ne m'épouserez pas.

OTTO.

Pourquoi ?

KATE.

Parce que vous êtes quelqu'un de très bien.

OTTO, *très égayé.*

Ça, c'est vrai... Écoute, après la nuit tombée, je t'attendrai dans le beau grenier... Tu viendras ?

KATE.

Et le vieux ?... il est méfiant, vous savez. S'il vous surprenait... il ne badinerait pas.

OTTO.

Tant mieux, ça m'excitera.

KATE.

Vous êtes farce.

OTTO.

Tu l'as déjà dit... Tu viendras ?

KATE.

Je ne peux pas me décider.

OTTO.

Si, si ! tu viendras... Tes yeux me le disent... (*A part.*) Wilhelmine doit être là. (*A Kate.*) As-tu refermé la petite porte du parc ?

KATE.

Mais non... pour que vous repartiez.

OTTO.

C'est bien, attends-moi là.

Il sort par la droite.

KATE, seule un moment.

Qu'est-ce qu'il veut encore?... Il est fou, cet homme-là, il est fou.

OTTO, rentrant.

Ta maîtresse et ton grand-père, de quel côté sont-ils allés?

KATE.

Probablement à l'étang.

OTTO.

C'est loin?

KATE.

Un quart d'heure.

OTTO.

Va les retrouver... Et si tu les aperçois qui rentrent, viens me prévenir.

KATE.

Mais...

OTTO.

Allons, va!

Kate sort. Otto va à la petite porte de droite. Wilhelmine entre.

SCÈNE V

OTTO, WILHELMINE, voilée, en manteau noir.

OTTO.

Je tiens ma promesse... Vous êtes dans le nid. C'est gentil, n'est-ce pas? Suggestif, comme dirait Renaud.

WILHELMINE.

Ici!... c'est ici qu'ils se voient, ici qu'ils s'aiment... Et c'est lui qui a arrangé cela pour elle... Comme il doit l'aimer!... Ces fleurs... Je n'ai pas de fleurs comme cela, moi, ou, quand j'en ai, ce n'est pas la même chose... Elles ne racontent pas ce que racontent celles-ci. (Elle prend, sur le dos d'un fauteuil, un fichu de dentelle, le respire, puis le laisse tomber.) Oh! ce parfum! (Elle va au piano et feuillette les partitions.) Cette musique ne parle que d'amour... Sans doute, le soir, elle chante... et il est auprès d'elle... et lorsqu'elle a chanté il se rapproche encore... et ils sont seuls, tout seuls, l'un contre l'autre... dans la nuit... Et moi, cependant, là-bas, dans ce palais plus froid qu'une église, je me cache pour pleurer, ou je m'applique naïvement à bien remplir mon rôle de princesse, comme une personne bien sage... Dire que je le croyais malheureux, et que je le plaignais, et que je me fondais en pitié pour lui!... Ce n'était pas la peine: il avait ici de quoi se consoler... Il y a donc un Hermann qui est tendre, caressant, amoureux... amoureux!... un Hermann que je ne connais pas, moi, que je n'ai jamais connu... C'est peut-être aussi qu'elle est une autre femme que moi, cette Slave souple et rusée... Elle a des grâces que

je n'ai pas... Moi, je n'ai que des vertus... La misérable fille! Recueillie chez moi, voilà par quelle infamie elle m'a payée! Et cette voleuse domestique affectait des airs mystiques et immaculés! Cela faisait sa belle âme rêveuse, qu'indigne la corruption du vieux monde et qui veut renouveler l'humanité... Ah! oui, elle serait propre, leur révolution sociale!... Et lui, qui, l'autre jour, me jurait qu'elle n'était pas sa maîtresse! Le menteur!... Comme si tout ici ne parlait pas d'amour... oh! d'un grand amour... de quelque chose de mystérieux, que j'ignorais, et que je devine, et qui me pénètre, et qui me torture...

OTTO.

Oui, oui, ils ne doivent pas s'embêter.

WILHELMINE, *surprise.*

C'est vrai, vous êtes là.

OTTO.

Ne vous gênez donc pas pour moi.

WILHELMINE.

Vous m'écoutiez, vous m'observiez... Un spectacle pour vous, n'est-ce pas?

OTTO.

Oh! spectacle prévu... Mais si vous préférez que je m'en aille...

WILHELMINE.

Vous savez que vous venez de jouer un rôle ignoble? Comment avez-vous découvert cette retraite? Comment avez-vous pu y entrer? Comment avez-vous pu m'y introduire? Par quels prodiges de haine patiente? Par quel honteux espionnage? Par quelle plus honteuse et plus basse délation?

OTTO.

Toujours exagérée... Mais je m'y attendais et je vous pardonne... Je me doutais bien qu'en vous montrant quel joli monsieur est mon frère...

WILHELMINE.

Ah ! taisez-vous, Otto, taisez-vous ! Comprenez donc que, quoi qu'il ait fait, vous n'êtes pas, vous et lui, de la même race! Il est bon... il y a de la générosité dans ses erreurs même, et c'est en flattant ses chimères que cette fille me l'a pris... Mais vous!... Je ne parle même pas de votre abominable vie... Mais cette heure où nous sommes, si grave pour nous autres, et où tout ce qui porte un nom royal devrait s'unir et se serrer davantage pour la tâche commune et contre le péril commun, c'est cette heure-là que vous choisissez, vous, pour la trahison intime, en attendant l'autre! Quelle âme de boue êtes-vous donc!

OTTO.

Allez, allez! Que votre colère se passe d'abord sur moi. C'est tout naturel. Hermann, l'autre jour, m'a déjà tenu des discours de ce genre. Mademoiselle de Thalberg aussi, un peu auparavant. Ah! on n'a pas d'illusions sur moi dans ma famille.

WILHELMINE, recommençant son examen et reprenant sa première idée.

Oui, je comprends, je comprends... Évidemment, tandis qu'on m'élevait pour le trône, on m'a bien mal élevée pour l'amour... Il ne suffit pas d'être une honnête femme, ni une épouse dévouée... Il faut plaire, il faut charmer... Mais, maintenant que je sais... Dites-moi, Otto, vous qui avez l'expérience de ces choses-là, vous qui connaissez les femmes... Après tout, ce n'est qu'une petite fille... fourbe et hypocrite oui... mais d'ailleurs insignifiante...

OTTO.

Hé! hé! elle est jolie, bien jolie... du piquant... du je ne sais quoi...

WILHELMINE.

Mais enfin, Otto, croyez-vous qu'il l'aime tant que cela?

OTTO.

Vous avez un moyen bien sûr de vous en assurer... puisqu'ils se verront ce soir... et que, par mes soins ingénieux, la petite porte du jardin restera ouverte...

WILHELMINE.

Mais... êtes-vous sûr qu'il vienne?

OTTO.

Vous voyez bien qu'on l'attend.

WILHELMINE.

Non, non, je ne veux pas, je ne veux pas. Ce que vous m'avez fait faire n'est déjà que trop honteux. Assez d'abaissement comme cela!

OTTO.

Il n'y a pas d'abaissement à se défendre... A votre place, puisque vous avez commencé... je voudrais tout savoir.

WILHELMINE.

Non, non. Il suffit qu'un conseil me vienne de vous pour que j'aie le devoir de le repousser... J'ai déjà assez souffert... et d'ailleurs, qu'apprendrais-je de plus?

OTTO.

Il n'est tel que d'être là pour être bien instruit des choses... Qui sait si votre rivale...

WILHELMINE.

La princesse de Marbourg n'a pas de rivale.

OTTO.

La femme d'Hermann en a une... Et la preuve!... Ah! ces hauteurs où l'on se croyait inaccessible, l'amour, le suave amour vous en fait joliment descendre.

WILHELMINE.

Eh bien, je remonterai!

Elle sort.

SCÈNE VI

OTTO, puis KATE.

OTTO, seul.

Toi, tu reviendras... Oui, mais mon rendez-vous, à moi? Ne serai-je pas un peu trop près, pour ma tranquillité, du « théâtre des événements »?... Au contraire, ce sera plus drôle... Je m'ennuie tant!... Les vivres coupés, obligé de me terrer à Löwenberg pour faire des économies... et tout cela par la faute de mon cafard de frère... Enfin, je crois que, cette fois, je tiens une émotion...

KATE.

Ils sont là... sur mes talons... Faut vous en aller, monsieur.

OTTO.

Oui, mon amour.

Il sort par la porte du bow-window.

SCÈNE VII

KATE, FRIDA et GOTLIEB portant une brassée de fleurs.

FRIDA.

Donnez, Gotlieb.

Elle prend les fleurs et les arrange.

GOTLIEB, à Kate.

Ah ! te voilà. C'est bon, tu n'as pas été trop longtemps cette fois.

KATE.

C'est que j'ai couru, grand-père.

GOTLIEB.

Vous n'avez plus besoin de nous, madame ?

FRIDA.

Non, Gotlieb... Ah ! cette dame qui doit venir... vous la ferez entrer tout de suite.

GOTLIEB.

Oui, madame.

Il sort avec Kate.

SCÈNE VIII

FRIDA, seule.

(Lisant un billet.) « J'irai vous voir demain. *Awdotia.* » Voilà trois ans que je ne l'ai vue ; trois ans qu'elle ne m'avait

donné signe de vie... Quand Hermann, à Paris, a voulu m'emmener, elle m'a dit : « Allez, il le faut. Nous nous reverrons un jour, peut-être. Ne m'écrivez pas; c'est inutile. » Elle semblait prévoir... Pourtant je n'ai pu me tenir de lui écrire avant le terrible jour, pour lui expliquer ce que voulait Hermann, la supplier de croire en lui... Cela n'a pas servi à grand'chose... (Presque enfantine.) Je n'ai pas de chance, moi. J'ai un ami qui est prince, bien malgré lui, et une vieille amie qui ne sait que lui faire du mal, parce qu'elle ne le connaît pas... Mais qu'a-t-elle à me dire ?... J'ai un peu peur...

SCÈNE IX

FRIDA, AWDOTIA.

Gottlieb se retire après avoir introduit Awdotia. Frida court au devant d'elle pour l'embrasser.

AWDOTIA, en robe noire, en mante noire; elle arrête Frida du geste.

Jurez-moi d'abord, Frida, que ce n'est point une étrangère que je retrouve et que la demoiselle d'honneur de la princesse royale est toujours la généreuse enfant que j'ai connue à Paris.

FRIDA.

En doutez-vous, ma mère?

AWDOTIA.

Ainsi, il est toujours vrai que vous avez pitié des opprimés ?

FRIDA.

De tout mon cœur.

AWDOTIA.

Que vous les aimez plus que tout au monde ?

FRIDA.

Je le crois.

AWDOTIA.

Et que vous seriez capable de vous sacrifier tout entière à la sainte cause ?

FRIDA, un peu inquiète.

Je l'espère.

AWDOTIA.

Alors, venez.

Elle effleure d'un baiser le front de Frida.

FRIDA.

Mais vous, qu'êtes-vous devenue depuis que nous nous sommes quittées ? Comment êtes-vous venue à Marbourg ? Comment y avez-vous vécu ?

AWDOTIA.

J'ai fait la classe à des enfants, et les pauvres m'ont nourrie... Mais qu'est-ce que cela fait ? J'ai pu vivre, puisque me voici. Il s'agit de bien autre chose !

FRIDA, de plus en plus inquiète.

Je vous écoute, ma mère.

AWDOTIA, les yeux fous, martelant les mots.

Le moment est venu d'agir... Le peuple a tant souffert qu'il est prêt... Plus tôt que je n'aurais cru... Jamais l'occasion ne sera meilleure... Le peuple, enfin, touche du doigt son rêve... Qu'y a-t-il entre son rêve et lui ? Rien, presque rien. Il n'y a derrière le prince Hermann qu'un enfant rachitique et ce misérable Otto, méprisé même des siens.

Supposez qu'Hermann disparaisse : de lui-même, le trône croule... Il faut qu'Hermann disparaisse... Voilà ce que j'avais à vous dire. (Elle tire de dessous sa mante un revolver et le pose sur une table.) Le peuple a condamné Hermann à cause de sa dernière tuerie... Il compte sur vous pour l'exécution de la sentence.

FRIDA, balbutiant.

Sur moi ?... Sur moi ?...

AWDOTIA.

Comprenez-vous ? (Frida reste atterrée et muette.) Comprenez-vous ? Mais répondez donc !

FRIDA.

Ainsi, c'est cela que vous veniez me demander ! C'est pour cela que vous reparaissez au bout de trois ans !... (Épouvantée.) Pour cela !... Pour cela !...

AWDOTIA.

Autrefois, à Paris, vous en souvient-il ? nous célébrions ensemble, dans nos réunions, la mémoire de nos héros et de nos martyrs. Et vous les admiriez, vous les honoriez dans votre cœur, vous les chérissiez avec larmes... Or qu'avaient-ils fait, sinon ce que le peuple attend de vous aujourd'hui ?

FRIDA.

Ceux-là avaient tué des tyrans, des êtres méchants et haïssables, des ennemis de l'humanité... Mais Hermann !

AWDOTIA.

Le prince Hermann est peut-être plus coupable qu'eux tous, car il a été plus hypocrite. Il n'a bercé le peuple de belles promesses que pour le massacrer avec moins de péril,

et à la cruauté de la « répression », comme ils disent, il a ajouté la perfidie du guet-apens.

FRIDA.

Ce n'est pas vrai! Non, ce n'est pas vrai! Je le connais bien, peut-être! Je n'ai jamais vu cœur plus tendre ni bonne volonté plus héroïque. Je vous avais écrit tout cela et vous n'avez pas daigné me répondre... Ce qu'il a fait, c'est vous qui l'y avez forcé, vous le savez bien. Mais ce que vous ne savez pas, ce sont les larmes de sang que cela lui a coûtées... Vous n'avez pas voulu comprendre sa pensée; mais enfin ce n'est pas sa faute... Songez, d'ailleurs, à ce qu'il avait fait avant ce malheureux jour, aux haines qu'il avait soulevées contre lui avant d'encourir les vôtres...

AWDOTIA.

Qu'importe?... Et quand même je consentirais à vous croire? Si ce n'est sa volonté qui est malfaisante, c'est donc sa fonction. Tant pis pour lui! Les hommes comme lui, avec leurs demi-lueurs et leurs velléités de justice, que contrarient les nécessités et les préjugés de leur état, sont plus dangereux pour nous que les despotes déclarés : car ils peuvent prolonger, par les fausses espérances qu'ils donnent aux simples et aux timides, l'ignominie du vieux monde... Enfin, je vous le répète, le prince Hermann est condamné... J'avais prévu votre trouble et vos premières résistances... Néanmoins je comptais sur vous... Dites-moi si je me suis trompée.

FRIDA.

Alors, quand vous m'avez envoyée ici, c'était pour le meurtre et pour la trahison?

AWDOTIA.

Tous les meurtres glorieux, tous ceux qui ont sauvé des villes ou affranchi des peuples, ont été des trahisons.

FRIDA.

Mais Hermann vous a grâciée !

AWDOTIA.

C'était un piège.

FRIDA.

Récemment encore, il vous a épargnée. C'est par lui que votre dernière condamnation a été insignifiante. Il n'a jamais été méchant pour vous.

AWDOTIA.

Eh ! croyez-vous que je songe à moi ?

FRIDA.

Hélas ! vous qui nous avez empêchées de mourir, moi et ma pauvre maman ! vous que j'ai vue si bonne pour moi, si bonne pour les faibles et pour les affligés, si compatissante aux femmes, aux enfants...

AWDOTIA.

C'est aussi à eux que je songe aujourd'hui.

FRID , éclatant.

Non ! non ! allez-vous-en ! C'est trop lâche, voyez-vous, c'est trop lâche !

AWDOTIA, doucement.

Le meurtre n'est pas lâche quand c'est l'éternelle justice et l'éternel amour qui le commandent, quand la main qui donne la mort est désintéressée et quand, d'ailleurs, le coup est rapide et inopiné et n'ajoute point à la mort la souffrance. Le meurtre, enfin, n'est pas lâche quand le meurtrier a fait d'avance le sacrifice de sa vie... Moi, je ne tiens pas à la mienne. (D'un ton plus âpre.) Ah ! ah ! cela

est facile et charmant d'aimer la justice et d'avoir pitié des opprimés quand tout se passe en rêves et en belles paroles. Vous avez cru que cela durerait toujours, et, quand il s'agit de mettre pour de bon la main à l'ouvrage et de tuer ou de mourir, cela vous paraît dur, vous faites la dégoûtée, et votre tendre cœur se révolte... Ah! ah! qui donc est lâche de nous deux?

FRIDA.

Allez-vous-en! allez-vous-en!

AWDOTIA, d'une voix moins rude.

Décidément vous refusez, Frida?

FRIDA.

Ah! oui, je refuse.

AWDOTIA.

Alors, venez avec moi.

FRIDA.

Avec vous?

AWDOTIA.

Mais oui, avec moi. Des amis nous attendent non loin d'ici, à l'auberge qui est au point de jonction des routes de Steinbach et de Kirchdorf... Je vous avais crue plus forte. N'en parlons plus... Mais, puisque le cœur vous manque pour accomplir ce que nous attendions de vous, vous n'avez plus rien à faire ici.

FRIDA.

Mais...

AWDOTIA.

Avez-vous donc pensé que, si j'ai pu me séparer de vous, de vous, ma plus chère fille, et si j'ai pu vous envoyer dans cette misérable cour, c'était pour y laisser couler votre vie inutile dans le luxe et dans la paresse pendant que vos frères meurent de faim? Auriez-vous, en effet, l'âme d'une demoiselle d'honneur?... Allons, venez, mon enfant. Il ne faut pas que le prince Hermann vous retrouve ici.

FRIDA, couvrant son visage de ses deux mains.

Je l'aime.

AWDOTIA.

Vous l'aimez! Vous en êtes là... Une misérable aventure d'amour, voilà où devaient aboutir tant de belles pensées, de magnanimes projets, et le culte oublié de votre grand-père le martyr!... Vous aimez le prince? Belle raison! Qu'est-ce que cela nous fait? Vous avais-je dit de l'aimer, moi?... Il ne faut plus l'aimer, voilà tout... Il ne faut pas aimer une personne, car l'aimer, c'est ne vivre que pour elle, et ne vivre que pour elle, c'est ne vivre que pour soi... Ah! ah! je les connais vos lâches, vos égoïstes amours! Il faut aimer l'humanité. L'amour comme vous l'entendez est un vol que vous lui faites.

FRIDA.

Je l'aime.

AWDOTIA.

Adieu donc. (Elle gagne la porte à grands pas. Arrivée sur le seuil, elle se retourne, et, levant la main droite comme pour une malédiction.) Mademoiselle de Thalberg, puisque la petite-fille de Kariskine, mort à la maison-de-force, ne voit plus aujourd'hui

de plus belle destinée que d'être la maîtresse d'un égorgeur du peuple, au nom des malheureux massacrés par ordre du prince royal, je vous déclare...

FRIDA, se jetant sur elle et la forçant d'abaisser son bras levé.

Ma mère! ma mère! je vous obéirai... Écoutez-moi... Oui, oui, je vous obéirai... Ce que vous voulez, n'est-ce pas? c'est que le prince disparaisse, pour que la révolution soit possible. Mais, pourvu qu'il disparaisse, vous ne tenez pas à ce qu'il meure, et vous ne pouvez pas exiger que j'assassine mon ami?... Oui, c'est vrai, je l'aime... Pas comme vous croyez... je l'aime justement parce qu'il pense au fond les mêmes choses que vous et qu'il a peut-être à cela quelque mérite... Et je ne suis pas sa maîtresse, je vous le jure! Seulement je l'adore et je mourrais plutôt que de le quitter... Eh bien, s'il m'aimait assez, lui, ou s'il avait son rôle assez en dégoût pour renoncer au pouvoir, au trône, à tout... (je ne suis pas folle, vous verrez!...) si je le décidais à tout abandonner, à partir avec moi demain, ce soir... est-ce que je ne mériterais pas votre pardon? Est-ce que je n'aurais pas bien travaillé pour notre cause?... Car enfin vous l'avez dit, ce n'est pas l'homme que vous haïssez, c'est le prince... Laissez-moi donc tenter cette épreuve, et ne me maudissez qu'après.

AWDOTIA, un instant attendrie.

Pauvre petite! (Elle pose maternellement sa main sur le front de Frida; puis, redevenue de pierre.) Soit, j'attendrai. Mais si, ayant échoué dans votre entreprise, vous restiez ici, songez, Frida, que vous seriez la plus vile des créatures. Avec le prince ou sans lui, il faut que vous reveniez à nous... Au revoir...

Elle sort par la porte de gauche.

SCÈNE X

FRIDA, puis GOTLIEB.

Frida reste seule un moment. La nuit est venue.

GOTLIEB. Il apporte une lampe allumée qu'il pose sur une console.

Bonsoir, madame.

FRIDA.

Bonsoir, Gotlieb. Cette dame est partie?

GOTLIEB.

J'ai moi-même fermé la grille derrière elle.

FRIDA.

C'est bien.

Gotlieb sort.

SCÈNE XI

FRIDA, seule, puis HERMANN, puis WILHELMINE.

FRIDA.

Je ne lui dirai rien. Je ne lui ferai pas de reproche... Et, je le sais, sa douleur me le livrera. Et ainsi, je n'aurai trahi ni lui, ni ma vieille amie, ni l'humanité...

Elle se met au piano et joue doucement la *Marche à l'étoile,* du « Tannhauser. »

HERMANN, entrant par le fond.

Frida !

FRIDA.

Mon Dieu, comme vous êtes pâle ! Seriez-vous malade ?

HERMANN.

Non. Je suis content d'être ici. Ici seulement je suis chez moi ; ici seulement je suis bien... Qu'avez-vous fait, Frida, en m'attendant ?

FRIDA.

Je vous ai attendu. C'est une occupation qui suffit à remplir mes journées, je vous assure. Et vous ?

HERMANN.

Moi, vous le savez ce que j'ai fait.

FRIDA.

Pauvre ami !

HERMANN, accablé.

Pourquoi ai-je fait cela ? Si j'avais cédé, ce qui fût arrivé serait-il pire que ce qui arrive ? Ce que j'ai cru défendre vaut-il ce que la défense aura coûté ? Je maintiens l'ordre public par la terreur, comme si j'étais un tyran... Et, en effet, j'ai du sang aux mains... du sang.

FRIDA.

Hermann !...

HERMANN.

Que faire maintenant ? Je ne sais plus !... Le règne futur de la justice est le rêve des bons, et les destructions qui rendraient son avènement possible ne peuvent être faites que par des méchants. Et de même ceux-là seuls peuvent avoir la force de défendre l'ordre existant dans ce qu'il a de légitime, qui l'aiment, au fond, dans ce qu'il a d'injuste

et d'impitoyable. Quel rôle pour moi dans tout cela? Aucun... Ah! parmi les félicitations que j'ai reçues ces jours-ci, il y en a qui m'ont fait lever le cœur... J'admire qu'il y ait des hommes capables de juger, de condamner, de faire mourir d'autres hommes, de prendre cela sur eux et de dormir après.

FRIDA, le baisant au front.

Mon ami!

HERMANN.

Quand j'ai revu mon père, l'autre soir, il m'a dit ces seuls mots qu'il m'avait déjà dits le jour où il m'a remis ses pouvoirs: « Mon fils, que Dieu vous donne la foi! » Hélas! j'ai déchiré le voile d'illusions que les souverains ont devant les yeux. Ce qu'ont fait mes ancêtres et ce dont on les glorifie m'a souvent rempli de doute et d'épouvante... La foi dont a vécu mon père, je ne l'ai jamais eue; et celle dont j'aurais voulu vivre, je crains à présent de ne plus l'avoir.

FRIDA, le caressant.

Je vous aime.

HERMANN.

Et moi, Frida, je ne vis plus que par vous. Ces angoisses même, dont je vous fais le pitoyable aveu, elles me viennent un peu de vous. Vous seule pouvez les apaiser... Aie bien pitié de moi! Oh! ta voix... tes yeux... ta bouche!... la douceur de caresser tes cheveux, de reposer contre ta poitrine, de te sentir à moi, toute à moi, n'est-ce pas?

FRIDA, effrayée.

Hermann!

HERMANN.

Ne vois-tu pas que j'ai besoin de ton baiser et qu'il faut

me délier de ma promesse ? Quelqu'un qui nous verrait ne nous prendrait-il pas pour des amants ?... Pourquoi nous cachons-nous ? Ne serais-tu pas déjà perdue aux yeux des pharisiens par tout ce que tu as fait pour moi ? Frida, au nom de ma tristesse, ne me repousse pas aujourd'hui.

FRIDA.

Hermann, tout mon cœur vous appartient, mais ne me demandez pas cela, si vous m'aimez !

HERMANN.

Je t'aime et je te veux. N'es-tu pas ma vraie femme? doutes-tu de moi ?... Te faut-il des serments ?

FRIDA.

Non, Hermann... mais comment dire?... Il me semble qu'après cela, je me trouverais liée à vous par autre chose que par ma volonté et qu'ainsi je serais moins à vous, puisque je serais à vous moins librement... Et puis, vous venez de le dire, nous nous cachons comme des coupables ; pour venir ici, je trompe mon grand-oncle qui me croit chez une amie, que je force, elle aussi, à mentir. Nous vivons dans le mensonge, c'est bien assez. Je ne veux pas, du moins, vivre dans la trahison.

HERMANN.

Hélas ! Frida, vous ne m'aimez pas.

FRIDA.

Je vous aime, Hermann, mais je ne puis être la rivale honteuse de la princesse de Marbourg.

HERMANN.

Non ! vous ne m'aimez pas... Et cela quand je n'ai plus que vous, quand je me suis détaché de tout le reste ; quand,

à cause de vous, j'ai répudié toutes les autres raisons que j'avais de vivre! quand je suis plus seul et plus abandonné que le mendiant des grandes routes!... Le sang qui coule dans mes veines est las, sans doute, des excès d'orgueil et d'action de tant de générations royales, et je traîne la fatigue de tous ces règnes... Je serai toujours, toujours malheureux!... Ah! comme je hais ce qu'ils appellent mon devoir!... Comme je hais ma fonction royale! comme je hais tout de ma vie, excepté toi!

Wilhelmine passe derrière le vitrage du fond.

FRIDA.

Tu es bien sûr de ce que tu dis là?... Tu ne me trompes pas?... Tu ne te trompes pas toi-même?

HERMANN.

Hélas!

FRIDA.

Dieu soit loué! Si tu souffres tant, le remède est facile. Laisse tout cela et viens avec moi. Alors seulement, tu cesseras de souffrir, n'étant plus responsable des abominations du vieux monde. Et vois quel exemple: un prince qui s'en va, pour avoir reconnu qu'il est impossible de régner innocemment et qu'un prince, quoi qu'il fasse, n'est qu'une sentinelle d'injustice! Comme ce sera beau! Et comme je t'aimerai d'avoir osé faire ce que nul souverain n'a fait avant toi! Viens, viens, et ne sois plus que mon seigneur à moi, à moi toute seule.

HERMANN.

Je t'aime.

FRIDA.

Si tu restais prince, vois-tu, il y aurait toujours entre nous je ne sais quoi qui nous empêcherait d'être pleine-

ment l'un à l'autre. Tu serais encore exposé à faire des choses dont la pensée te torturerait ; et moi, je tremblerais toujours de mal agir en t'aimant comme tu veux. Sauve-toi de tes doutes, sauve-moi de mes angoisses, et affranchis-nous tous les deux.

HERMANN.

Oui, oui, je te crois, puisque je t'aime.

FRIDA.

Viens, nous serons libres, comprends-tu ? libres ! Nous vivrons tout près de la nature, non loin des humbles, parmi lesquels sont les vrais grands. Nous tâcherons d'être bons et de réaliser autour de nous notre rêve de justice après notre rêve d'amour. Viens, et tu feras de moi tout ce que tu voudras ; et si je n'ai pas pu être au prince de Marbourg, ah ! comme je serai à toi, mon Hermann ! Toute à toi !... Dis, le veux-tu ?

HERMANN.

Ah ! Frida ! petite Frida !

Pendant tout ce dialogue, la princesse, immobile sur le seuil, a regardé et écouté ; elle entre, et aperçoit le revolver sur la table ; elle le prend et vise Frida. Hermann, qui s'est jeté au devant de la jeune fille, tombe frappé à mort.

ACTE CINQUIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCENE PREMIÈRE

LE ROI, WILHELMINE, MŒLLNITZ

La Cour en deuil.

LE ROI.

Nous vous rendons le triste salut que vous venez nous adresser à l'occasion de notre rentrée à Marbourg... Dieu m'éprouve, et de toutes façons. Dans la retraite où j'attendais le suprême repos, il m'a frappé des plus rudes coups qui puissent atteindre un père et un roi, et l'on dirait qu'il ne m'a rendu une ombre de vie que pour que je sentisse mieux le poids de sa main... Mes deux fils sont morts, assassinés tous deux, le même jour, au même lieu. J'emploierai à les venger le peu de force qui me reste. Quand cela sera fait — si toutefois je dure jusque-là — mon intention est d'abdiquer en faveur de mon petit-fils, puis de retourner à Löwenberg,

afin de m'y préparer à mourir... Voilà ce que j'avais à vous faire connaître.

La Cour salue le roi et se retire.

WILHELMINE, à Mœllnitz pendant le défilé.

Il faut, monsieur de Mœllnitz, et ceci vous regarde, que les funérailles du prince soient vraiment le deuil de tout le royaume. Il faut que la mort du père assure du moins au fils et ramène à la royauté elle-même l'amour de tout le peuple d'Alfanie. Il faut que ces funérailles ressemblent à une expiation publique et signifient clairement que l'Alfanie pleure dans Hermann un roi qu'elle ne méritait pas. Il faut que l'oraison funèbre du prince, qui sera confiée au cardinal-archevêque de Marbourg, soit conçue dans ce sens...

MŒLLNITZ.

Oui, l'on prête aux morts les pensées qu'on veut.

WILHELMINE.

Le prince a beaucoup souffert, monsieur. Il avait le cœur généreux et l'âme grande... Enfin, je suis sa veuve et j'ai la garde de sa mémoire royale.

MŒLLNITZ.

Et nous le vengerons, madame. Vous pouvez vous en reposer sur moi.

WILHELMINE.

Je le voudrais; mais j'ai bien peur...

SCÈNE II

LE ROI, WILHELMINE, MŒLLNITZ.

LE ROI, se retournant.

Pourquoi, madame ? L'enquête est en bonne voie. Le suicide de mademoiselle de Thalberg et le silence du garde et de sa petite fille équivalent à un aveu...

MŒLLNITZ.

Assurément. Je l'ai déjà dit à Votre Majesté, il est hors de doute que mademoiselle de Thalberg, qui avait conservé des relations avec le parti révolutionnaire, a lâchement trahi son royal protecteur et l'a livré aux assassins ; et la lettre et le revolver retrouvés prouvent que c'est bien Awdotia qui a frappé le prince Hermann. Enfin il me paraît évident que le garde Gotlieb était dans le secret de la conspiration, et que c'est lui qui, placé en sentinelle, a frappé le prince Otto au moment où celui-ci, ayant pu s'échapper de la maison scélérate, s'enfuyait à travers le jardin.

LE ROI, à Wilhelmine.

Est-ce aussi votre avis, madame ? (Wilhelmine ne répond pas.) Ainsi notre hypothèse d'un complot et d'un guet-apens se confirme. Elle justifie et nous permet même de compléter les mesures que nous avons prises contre le parti révolutionnaire. Et je songe que Dieu a ses desseins, qu'il ne nous a pas tout à fait abandonnés, et qu'il le fait assez entendre, puisque, tout en nous frappant, il nous livre les ennemis de la société et nous arme contre eux. — Préparez

tout, Mœllnitz, pour la séance du conseil. Et qu'on ouvre au public les portes du jardin royal.

MŒLLNITZ.

Cela est-il bien prudent, Sire?... Cette foule sera forcément très mêlée... La princesse (elle me pardonnera de le dire ici) a contre elle certaines préventions, trop répandues encore... et je crains...

LE ROI.

Je veux faire l'épreuve des vrais sentiments de mon peuple... D'ailleurs, des mesures sérieuses seront prises, n'est-ce pas?... A tout à l'heure.

Mœllnitz salue et sort.

SCÈNE III

LE ROI, WILHELMINE.

Un silence.

LE ROI.

Vous avez une pensée ma fille. Pourquoi ne la dites-vous pas?

WILHELMINE.

Je n'en ai point, Sire...

LE ROI.

Alors, vous croyez, comme nous, que c'est bien Awdotia?

WILHELMINE.

Non.

LE ROI.

C'est donc Frida de Thalberg ?

WILHELMINE.

Non.

LE ROI.

Non ?... Allons ! parlez !

WILHELMINE.

Ce n'est pas Awdotia qui a tué le prince Hermann. Cette femme est certes une grande criminelle, mais elle n'est pas lâche ; si c'était elle, elle le dirait, puisqu'elle ne craint pas de s'avouer complice de fait et de désir. Et ce n'est pas non plus Frida de Thalberg. Je ne suis pas suspecte en défendant cette fille ; mais vous savez bien qu'elle adorait le prince, et je sais, moi, qu'elle n'a pu le tuer par jalousie. Son suicide ne prouve qu'une chose : c'est qu'elle l'aimait trop pour lui survivre.

Le roi regarde Wilhelmine avec étonnement.

LE ROI.

Mais alors, quels sont les assassins ?

WILHELMINE.

Cherchez, Sire.

LE ROI.

J'ai tout lieu de croire que nous avons déjà trouvé. — Au surplus, quel qu'ait été, dans ce dernier crime, le rôle d'Awdotia Latanief, elle a mille fois auparavant mérité la mort : nous ne saurions donc lui faire aucun tort en l'y envoyant. (Mouvement de Wilhelmine.) Ne vous mettez pas en peine, madame, je prends cela sur moi, et j'en répondrai devant Celui qui me jugera bientôt... Toutefois, certains

points, je l'avoue, me restent obscurs dans cette affaire, et, pour m'en éclaircir, j'ai dit qu'on amène ici le garde Gotlieb et sa petite-fille, afin de les interroger moi-même.

WILHELMINE.

Mais, Sire...

LE ROI.

Oui, je sais, le chef de ma police m'a déjà objecté que cela était contre l'usage. Mais je lui ai fait remarquer que le roi est le roi, et que ses droits ne sont limités par aucune constitution écrite, l'Alfanie jouissant, jusqu'à nouvel ordre, du bienfait de la monarchie absolue... J'ai vu les états de service du garde Gotlieb : ils sont fort beaux. Tout me persuade que c'est un brave homme, très droit, très honnête, et qu'il n'y a qu'à l'interroger d'une certaine façon pour savoir de lui la vérité.

WILHELMINE.

Mais, Sire, il ne la sait pas, il ne peut pas la savoir.

LE ROI.

Il dira du moins ce qu'il sait.

WILHELMINE.

Mais...

LE ROI, excité.

Vous me disiez il n'y a qu'un instant : « Cherchez! » Il faudrait pourtant, madame, vous mettre d'accord avec vous-même. (Se radoucissant.) Je comprends votre trouble, ma chère fille; mais vous devez le surmonter : le royaume va avoir besoin de toute votre sagesse.

WILHELMINE.

Hélas!

LE ROI.

Je désirerais vous revoir, madame, un peu avant le conseil.

WILHELMINE. Elle fait quelques pas vers le roi, comme si elle avait quelque chose à lui dire.

Sire.....

Elle s'interrompt, hésite, et sort.

SCÈNE IV

LE ROI, puis UN HUISSIER DU PALAIS, puis GOTLIEB et KATE, puis WILHELMINE.

LE ROI. Il frappe sur un timbre, l'huissier paraît.

Ces gens sont-ils là?

L'HUISSIER.

Oui, Sire.

LE ROI.

Faites-les entrer. (Gotlieb et Kate sont introduits par l'huissier. — A Gotlieb.) Approchez. . Je sais que vous avez été un bon soldat, honnête et obéissant. Peut-être avez vous caché quelque chose au juge, et c'est à cause de cela que j'ai voulu vous voir. Il faut me dire, à moi, la vérité tout entière comme à votre premier chef, et je suis sûr que vous me la direz. Est-ce que je me trompe?

GOTLIEB.

Non, Sire.

LE ROI.

Vous me direz tout?

GOTLIEB.

Sire, je serais le dernier des hommes si je ne parlais pas devant vous avec la même sincérité qu'au jour du grand jugement.

LE ROI.

On vous accuse d'avoir tué le prince Otto. On vous accuse de l'avoir tué pour obéir à Frida de Thalberg, à qui vous étiez entièrement dévoué.

GOTLIEB.

Sire, il est vrai que j'étais dévoué à mademoiselle de Thalberg, mais non pas jusqu'à mal faire, et, d'ailleurs, jamais elle ne m'eût commandé rien de semblable. — Voici ce qui est arrivé : Dans la nuit de vendredi à samedi, — il pouvait être dix heures, — j'ai entendu un bruit de pas, le bruit de quelqu'un qui marcherait dehors avec précaution. Je me suis levé; mais avant de sortir j'ai eu l'idée d'aller jeter un coup d'œil dans la chambre de ma petite-fille, et j'ai vu qu'elle n'était pas dans son lit.

KATE.

J'y étais.

GOTLIEB.

Tais-toi, et ne mens pas.

LE ROI.

Et ensuite?

GOTLIEB.

Ensuite, je suis sorti avec mon fusil; j'ai vu un homme sur l'échelle du grenier. J'ai crié : « Qui vive!... » Il n'a rien répondu et s'est mis à descendre très vite. J'ai songé : Ou c'est un galant, ou c'est un voleur, ou c'est un homme qui

vient espionner monseigneur le prince royal. Et dans les trois cas je n'ai qu'une chose à faire. J'ai donc tiré. L'homme est tombé. Il s'est relevé et s'est traîné vers les arbres. Je l'ai poursuivi et ramassé, mort.

LE ROI.

L'avez-vous reconnu à ce moment-là?

GOTLIEB.

La lune était dans son plein ; j'ai pu examiner le visage du mort, et j'ai eu comme un soupçon que c'était Son Altesse royale le prince Otto. Et c'est pour cela que j'ai refusé de répondre jusqu'à présent.

LE ROI.

Par peur?

GOTLIEB.

Non, Sire, par respect.

LE ROI.

Et alors?

GOTLIEB.

Alors, je n'ai plus eu qu'une idée : porter le corps le plus loin possible. Mais les forces m'ont manqué : je l'ai laissé le long du mur du parc, là où on l'a découvert le lendemain. J'ai rangé l'échelle, je suis rentré à la maison. J'ai trouvé Kate dans son lit. Je l'ai battue; je lui ai dit ce que je pensais d'elle, de m'avoir fait tuer un homme... Et puis, j'ai attendu le jour.

LE ROI.

Et de ce qui s'est passé dans le château, que savez-vous?

GOTLIEB.

Rien, Sire.

LE ROI.

Rien du tout?

GOTLIEB.

Rien du tout, Sire.

LE ROI.

Vous n'avez rien entendu?

GOTLIEB.

Absolument rien, Sire. Ma maisonnette est éloignée du château de plus de cent pas, et en est séparée par de grands arbres.

LE ROI.

Mais... la veille... avez-vous remarqué quelque chose?

GOTLIEB.

Mademoiselle de Thalberg était très contente, parce qu'elle attendait monseigneur. Elle a passé sa journée à cueillir des fleurs, et à en garnir le salon.

LE ROI.

N'a-t-elle pas reçu une visite?

GOTLIEB.

Oui, Sire, une vieille dame en noir.

LE ROI.

Awdotia Latanief. A quelle heure?

GOTLIEB.

Vers cinq heures, Sire.

LE ROI.

Avez-vous vu sortir cette femme?

GOTLIEB.

Oui, Sire.

LE ROI.

Êtes-vous sûr qu'elle soit sortie du parc?

GOTLIEB.

Oui, Sire; c'est moi qui lui ai ouvert la grille.

LE ROI.

Pensez-vous que Frida de Thalberg ait été capable de tuer le prince Hermann?

GOTLIEB.

Oh! Sire, elle l'aimait comme on aime le bon Dieu!

LE ROI.

Mais il y a des femmes qui tuent parce-qu'elles aiment.

GOTLIEB.

Mademoiselle de Thalberg n'aimait pas de cette façon-là, Sire. Oh! non, elle n'aimait pas de cette façon-là.

LE ROI.

Comment en êtes-vous si sûr?

GOTLIEB.

Par des choses qu'elle me disait, Sire.

LE ROI, à Kate.

Et vous, qu'avez-vous à ajouter aux réponses de votre grand-père?

KATE.

Rien, Sire.

GOTLIEB.

Petite malheureuse, veux-tu bien parler quand le roi t'interroge ?

LE ROI, à Gotlieb.

Ne la rudoyez pas (A Kate.) Où aviez-vous rencontré le prince Otto ?

GOTLIEB.

A la fête de Steinbach, Sire.

LE ROI.

Laissez-la parler.

KATE.

Eh! bien oui, là! Est-ce ma faute? Est-ce que je savais que c'était un prince? — Ce jour-là, il m'a demandé comment était ma maîtresse, et depuis quand elle était à Orsova. Je le lui ai dit : je ne croyais pas mal faire.

LE ROI.

Et quand l'avez-vous revu?

KATE.

Le lendemain, comme je revenais de Steinbach, il m'a rencontré et il est entré avec moi au château. Il n'y avait personne à ce moment-là... Il a tout examiné... Et puis, il m'a envoyé dehors... pour guetter... Et puis il m'a dit de venir le retrouver le soir dans le grenier à fourrages... Voilà.

LE ROI.

Mais comment a-t-il pu rentrer?

KATE.

J'avais oublié la clef sur la petite porte du parc. Il l'a emportée.

LE ROI.

Et vous n'avez vu personne dans le jardin ni autour du château quand vous êtes allée à ce rendez-vous ?

KATE.

Je n'y suis pas allée.

LE ROI.

Vous n'y êtes pas allée ?

KATE.

Non.

LE ROI.

Prenez bien garde. Si vous dissimulez quelque chose, on vous croira plus coupable encore que vous n'êtes... Ainsi, vous n'avez rien à ajouter ?

KATE.

Non, Sire.

Un silence.

LE ROI.

Vous l'aimiez, votre maîtresse ?

KATE, *avec un cri du cœur.*

Oh ! oui !

Un silence.

LE ROI.

Votre interrogatoire est terminé, et je suis fixé sur ce que je voulais savoir. Votre maîtresse, Frida de Thalberg, comtesse Léilof, a été arrêtée hier. Vos réponses la condamnent à mort, car il en résulte que c'est bien elle qui a tué le prince Hermann.

KATE.

Ce n'est pas vrai, Sire !

LE ROI.

Comment le savez-vous ?

KATE.

Je vais tout dire, tout ! Au moment où je suis sortie pour aller au rendez-vous...

LE ROI.

Vous avouez donc y être allée ?

KATE.

Oui, Sire.

LE ROI.

Et vous y avez trouvé le prince Otto ?

KATE.

Oui, Sire.

LE ROI.

Vous a-t-il reparlé de la comtesse Léilof ?

KATE.

Non, Sire.

LE ROI.

Était-il gai ?

KATE.

Très gai, Sire.

LE ROI.

Continuez.

KATE.

Donc, quand je suis sortie pour aller le rejoindre, j'ai vu sur la terrasse du château une femme tout en noir.

LE ROI.

Pourquoi n'aviez-vous pas dit cela ?

KATE.

Parce que j'avais commencé par dire que je n'avais pas bougé de mon lit, et que ça ne se serait pas accordé.

LE ROI.

Cette femme... que vous avez vue... vous êtes sûre que ce n'était pas la comtesse Léilof ?

KATE.

J'en suis sûre.

LE ROI.

C'était donc la dame dont elle avait reçu la visite pendant la journée ?

KATE.

Non, Sire, celle que j'ai vue était plus grande et paraissait plus jeune. Et puis...

LE ROI.

Et puis ?

KATE.

A un moment, elle s'est retournée; et comme la lune donnait en plein sur elle...

LE ROI.

Pourriez-vous la reconnaître ?

KATE, très troublée.

Je l'ai vue de trop loin, Sire... Je ne sais pas... Pourtant... (en voyant entrer Wilhelmine.) Oh !

LE ROI. Il a vu le trouble de Kate.

Vous avez déjà vu la princesse ?

KATE.

Non... Je ne sais pas...

LE ROI, à Wilhelmine.

Vous connaissez cette fille ?

WILHELMINE.

Non... Elle peut m'avoir vue à Löwenberg... Pourquoi cette question ?

Pendant ces deux répliques, Kate s'est approchée de Gotlieb et lui a parlé bas

GOTLIEB, lui serrant le bras.

Tais-toi !

LE ROI. Il a tout suivi des yeux et entendu le mot de Gotlieb.

Je vais, Gotlieb, vous faire mettre en liberté, vous et votre petite fille. Vous partirez dès demain pour notre château d'Eberbach, qui est à cent vingt lieues d'ici, et où vous aurez l'emploi de garde-chasse. Vous oublierez tout ce que vous avez vu, et vous me répondrez du silence de votre petite-fille. Allez.

Gotlieb et Kate sortent par la petite porte du fond.

SCÈNE V

LE ROI, WILHELMINE.

Un long silence.

LE ROI.

Madame, n'avez-vous rien à me dire ?

WILHELMINE, très troublée.

Mais vous-même, Sire?... Ces gens vous ont-ils appris quelque chose de nouveau ?

LE ROI.

Peut-être, mais c'est à moi de vous interroger. N'avez-vous rien à me dire, madame ?

WILHELMINE.

Moi ?

LE ROI.

Madame, je suis votre père et votre roi : j'attends que vous vous confessiez.

WILHELMINE.

Eh bien, oui, c'est moi.

Elle tombe à genoux.

LE ROI.

Ah ! malheureuse ! malheureuse !

WILHELMINE.

Oui malheureuse ! car je l'aimais et, pour lui, j'aurais donné mon sang. Je l'avais suivi à Löwenberg malgré

lui... Ah! quelle torture!... Je la sentais, cette fille, tout près... Si encore elle n'avait été que sa maîtresse, peut-être me serais-je résignée. Je savais quel est communément le sort des reines, qu'il n'y a guère parmi elles d'épouses heureuses, et que, trompées, il ne leur est pas permis, comme aux autres femmes, de se plaindre tout haut ni de se venger. Et puis, j'avais tant demandé à Dieu de me délivrer de la jalousie! Non, en vérité, si Hermann n'eût été que son amant, je crois que, avec la grâce de Dieu, j'aurais souffert sans rien dire... Mais ici il y avait autre chose... Pourtant, je ne voulais pas descendre à espionner... Otto s'en chargeait... Un jour, il m'a dénoncé le rendez-vous d'Hermann et de mademoiselle de Thalberg, et m'a donné le moyen d'arriver jusqu'à eux... J'y suis allée... J'ai vu et j'ai entendu... J'ai entendu ce que cette femme disait à Hermann et ce que Hermann lui répondait... Je vous jure sur mon salut éternel que ce qu'elle me prenait, ce n'était pas seulement le cœur de mon mari, mais son honneur et sa couronne et la couronne de mon fils .. Je suis entrée.... une arme se trouvait là. En me voyant, elle s'est blottie contre lui, et il l'entraînait vers la porte, en tournant sur moi des yeux pleins de terreur et de haine... J'ai compris que c'était fini; que, si je le laissais partir, il ne reviendrait jamais... jamais. J'ai voulu frapper une criminelle d'État, délivrer Hermann de son mauvais génie... Du moins, j'ai cru que c'était cela, et cela seulement, que je voulais... J'ai tiré... Mais, sans doute, il s'était jeté au devant d'elle... ou plutôt ils étaient si enlacés... Enfin... c'est lui qui est tombé... Après, je suis partie... j'ai abandonné dans cette maison, j'ai laissé aux baisers de cette fille le cadavre du prince héritier. Il le fallait pour sauver du scandale la maison de Marbourg... Et maintenant, mon père, jugez-moi. Quelque arrêt que vous prononciez, je porte en moi un pire châtiment.

SCÈNE VI

LES MÊMES, puis MŒLLNITZ, puis le PETIT CHRISTIAN et sa GOUVERNANTE.

LE ROI, à Wilhelmine.

Relevez-vous, madame. (*Frappant sur un timbre. Un huissier apparaît.*) ... Monsieur le grand chancelier... (*Mœllnitz entre.*) Faites ouvrir toutes les fenêtres et annoncez au peuple que la princesse de Marbourg est nommée par nous régente du royaume d'Alfanie pour notre petit-fils le roi Christian XVII. (*S'approchant de Wilhelmine.*) Vous avez tant fait pour défendre la couronne, madame, que je ne saurais sans doute la remettre en des mains plus résolues.

WILHELMINE.

Sire, rien ne m'est plus, plus ne m'est rien, hormis cela. Je n'ai plus d'autre rôle en ce monde, que de conserver à mon fils ce qui a coûté si cher. (*Elle va chercher le petit Christian qui entre avec sa gouvernante.*) Sire, bénissez-le.

LE ROI.

Petit enfant, petit roi venu si tard, puisses-tu être moins troublé et plus heureux que ton père. (*Une rumeur hostile arrive du dehors. A Wilhelmine.*) Montrez-vous, madame.

WILHELMINE. *Elle va se montrer au balcon; les cris redoublent; on entend confusément : « A bas la régente ! » Elle redescend.*

Attendez! (*Elle va prendre le petit Christian par la main.*) Viens, mon chéri.

LE PETIT CHRISTIAN.

Maman, j'ai peur.

WILHELMINE.

Peur? vous, un roi!

Elle l'entraîne vers le balcon. Cris divers et confus. Une voix de femme dit : « Il est gentil ». Une autre voix crie : « Vive le roi ! » Ce cri se propage et devient une clameur unanime.

MŒLLNITZ.

Oh! parfait!... Nous le ferons voir au peuple de temps en temps.

WILHELMINE.

Pauvre petit! Ils ont pitié de lui. Combien cela durera-t-il?

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20. PARIS. — 5988-3-95. — (Encre Lorilleux).



